

## UN MONDE INCONNU

LE BAS-EMPIRE

### LE PALAIS IMPÉRIAL



Il fallait, disait-on, plus d'une heure de marche pour en faire le tour, c'est-à-dire qu'il couvrait un espace de près de quatre cent mille mètres de superficie, espace un peu plus grand que celui sur lequel s'étendent le Louvre et les Tuileries, y compris les jardins.

Il occupait, comme le Nouveau Séraïl aujourd'hui, toute la partie orientale de la ville, sur le Bosphore. C'était une cité dans la cité et d'un aspect imposant. Qu'on ne s'attende point ici à rencontrer une pompeuse façade, comme celles de nos palais modernes, non ! les regards des spectateurs allaient, à Byzance, se perdre sur une multitude de terrasses, de galeries, de colonnades et de coupes. Le Kremlin de Moscou pourrait donner une idée de cette demeure impériale, qui contenait des casernes, des églises, des prisons, des jardins, un port et un phare, et renfermait sept à huit mille personnes : courtisanes, soldats, femmes, eunuques et esclaves.

On y reconnaissait trois grandes divisions :

Le palais de *Chalcé*.

Le palais de *Daphné*.

Et le Palais proprement dit.

La *Chalcé* ou monument d'airain, s'ouvrant sur le forum Augustéon, formait l'entrée. Ce nom lui avait été donné à cause de sa haute porte d'airain. Là, dans le vestibule et les salles adjacentes, se tenaient les



gardes, la hache d'armes ou la hallebarde à l'épaule. On les appelait candidats, scolaires et excubiteurs, et ils avaient leurs corps de garde distincts à gauche du vestibule; à droite, c'étaient l'église *Saint-Etienne*, le *Palais de la Tribune* impériale et le grand Cirque ou Hippodrome.

Le palais de Daphné, ainsi nommé d'une statue de cette nymphe, comprenait des salles de conseil et de réception, une bibliothèque et la garde-robe de l'empereur. Il y avait là entre autres le grand triclinium des *dix-neuf lits*, où se donnaient les grands banquets, l'*Hippodromès*, la *Phiale de Scyla*, — cour ornée d'une fontaine monumentale, — la grande galerie *Justinianos* et des jardins.

Constantin I<sup>er</sup> avait bâti les deux palais de Chalcé et de Daphné, ainsi que celui de la *Magnanre*, près de Sainte-Sophie et celui de la Tribune.

Justin II, neveu et successeur de Justinien, bâtit, plus à l'est, des appartements d'hiver et d'été, et une salle circulaire entourée de huit absides et surmontée d'un dôme; on l'appelait le *Triclinium d'or* et elle était précédée d'un vestibule: le *Sigma*.

Il régnait là un luxe outré. C'était splendide, plein de motifs de mauvais goût et d'associations disparates. D'admirables statues antiques ornaient les galeries et les jardins, mais n'y semblaient pas à leur place, et elles avaient l'air de regretter le forum romain ou l'agora d'Athènes.

## VI

### CHEZ L'EMPEREUR

On disait du palais impérial que c'était « *le palais sacré que Dieu garde!* » Tout en effet était sacré ici, à l'instar d'un temple où réside la divinité. C'est que dans l'esprit du peuple une idée était restée, implantée profondément: on déifiât à Rome le chef de l'Etat; à Byzance, on le regardait toujours comme une sorte de demi-dieu ou de Fils du Ciel. N'oublions pas que nous ne sommes pas loin du paganisme.

Nous voilà dans la chambre à coucher impériale.

Sur le sol, une mosaïque merveilleuse représentant un paon.

L'oiseau au riche plumage est renfermé dans un cercle de marbre coloré d'où s'échappent quatre ruisseaux en pierre verte. Les parois de la salle sont revêtues, dans le bas, de tablettes de cristal reproduisant des fleurs variées; au-dessus, sur des mosaïques à fond d'or, se détachent les portraits de l'empereur, de l'impératrice et du prince impérial.

Le plafond resplendit d'or et on y a dessiné une

grande croix jetée au milieu d'un firmament constellé d'étoiles.

Le lit de l'empereur est placé dans le fond, abrité sous une niche en forme de demi-coupole, ce qui est une des caractéristiques du style byzantin.

On habille l'empereur.

On lui a d'abord chaussé les brodequins de pourpre semés d'aigles d'or, — le grand insigne de sa dignité; — puis on l'a revêtu du *dibetesium* vert et or, tunique dont les manches tombent jusqu'aux talons, et on lui a placé sur la tête la tiare blanche. Mais cela dépend des jours et des prescriptions compliquées du cérémonial, lequel a été rédigé par un empereur même. Demain, ce ne sera plus la même chose, et le monarque portera une sorte de longue chasuble blanche couvrant les épaules et les bras, étincelante d'or et de pierreries, rigide et pesante comme une chape. Sa tête alors sera couronnée du diadème, cercle de métal orné de pierres précieuses, avec de lourdes pendeloques retombant à droite et à gauche, encadrant la figure. Il tiendra à la main soit un globe, soit une main de justice, soit la croix.

Dans cet accoutrement, il prendra place sur un trône élevé et entouré de draperies que les eunuques écartent lorsqu'il s'est assis. Alors les dignitaires se prosterneront devant le souverain, se cachant la figure de leur main, comme s'ils étaient éblouis par l'apparition du soleil.

Et on les entendra crier dans l'enceinte du palais sacré, comme dans les rues de la ville, sur son passage:

— Longue vie à l'auguste *Basileus!*

Quant à la cour, elle est innombrable. Les dignitaires sont multipliés à l'infini; on se perd dans l'énumération des patrices, des sénateurs, des stratèges, des spathaires, des diétaires, des otiaires et des silenciaires. Et l'or et les pierreries rutilent sur le dos de tous ces gens-là.

De son cabinet de travail, le grand empereur aperçoit un phare qui est en communication avec un autre sémaphore établi sur la côte d'Asie, en face, et celui-ci correspond avec une suite de signaux s'étendant jusqu'aux plus lointaines contrées.

Devant cette pompe et cette marque de sa puissance, l'orgueil monte à la tête du monarque et il s'écrie:

— Je suis l'autocrate du monde! Je suis le maître de toute la terre habitée!

## VII

### CHEZ L'IMPÉRATRICE

Sa chambre a été bâtie par l'empereur Théophile. Cinq colonnes supportent le baldaquin du lit; les marbres, de couleurs variées, sont si har-



monieusement disposés, que l'appartement a reçu le nom de *Mousicos* ou *Harmonie*. Le dallage a l'aspect d'une prairie émaillée de fleurs. La galerie qui s'étend au-devant est entourée de grilles d'or découpées à jour; elle donne sur un jardin et, de là, on aperçoit toute la ville : ses palais, ses portiques, ses dômes et ses églises.

L'impératrice est, en ce moment, couchée sur un lit de repos garni de peaux de tigres et dont le dossier, en éventail, représente un paon.

A ses côtés se tiennent des eunuques en tunique de mousseline blanche, brodée d'or; ils sont coiffés de bonnets pointus et tiennent à la main des baguettes dorées, surmontées d'un croissant auquel pendent des médailles à l'effigie de la famille impériale.

Devant, dans la galerie, à colonnes de marbre ornée de bronzes byzantins, enrichie de mosaïques à fond d'or, close par d'immenses tapisseries qui s'ouvrent et se ferment à volonté, veillent les gardes scolaires, en tuniques de soie rose, brodées d'aigles d'or, recouvertes de crêpe de Chine blanc. Ils ont aussi une cuirasse de bronze et or mat et un casque d'acier poli garni de crins blancs.

La souveraine, elle, porte une robe plate de drap d'or, recouverte de broderies de soie de toutes couleurs représentant des têtes ailées de séraphins et des fleurs mystiques. Sa coiffure est un casque d'or couvert de pierreries, avec les pendeloques de diamants qui tombent le long des joues; son manteau, en satin bleu de ciel, semé de paons héraldiques dont les yeux sont en rubis et les ailes en émeraudes et en saphirs, a quatre mètres de long. Il a coûté trois millions!

Qu'est-ce que cette femme qui ressemble plutôt à une statue parée, à une icône d'église, qu'à une femme?...

Son impérial époux sort souvent on ne sait d'où. Léon I<sup>er</sup> était un ancien boucher; Justin I<sup>er</sup>, un paysan d'Illyrie, venu à Constantinople, à pied, la besace au dos; Nicéphore-Phocas, un centurion; Léon III, un marchand de bœufs. Les impératrices étaient quelquefois ramassées dans le boubier, comme Théodora la comédienne, ou Théodote la femme de chambre; d'autres fois, on allait les chercher au fond des steppes éloignées où coule le Dniéper : l'impératrice Irène, épouse de Copronyme, était la fille du kaghan des Khazars. Ou bien, c'était une princesse remarquable, comme Eudoxie, femme d'Arcadius, qui n'entreprenait rien sans la consulter, ou une sainte comme cette autre Théodora, qui convertit les Slaves et les Russes en leur envoyant deux apôtres, Cyrille et Méthode. Il se passait parfois de singulières choses dans cette cour d'Orient; ainsi, on voyait une impératrice, Irène, battre les Arabes, assembler un grand concile, à Nicée, qui rétablissait la paix dans l'Eglise, gouverner l'empire comme un homme d'Etat consommé, offrir sa main à Charlemagne, et puis, en même temps, possédée d'une féroce jalousie,

faire crever les yeux à son fils, Constantin V, et, finalement, être exilée et réduite à filer pour vivre.

Telles étaient les impératrices de Byzance.

## VIII

### AU CIRQUE

On disait : l'*Hippodrome*, parce qu'il était surtout consacré aux courses de chevaux, devenues la passion du peuple du haut en bas de l'échelle sociale.

Toute la ville était divisée en quatre partis qui pouvaient se réduire à deux : il y avait le parti bleu et le parti vert, ou les *Bleus* et les *Verts*. Ces deux couleurs se détestaient cordialement.

L'empereur tenait ordinairement pour les Bleus; mais ce n'était pas une raison, pour les Verts, de se décourager; au contraire; grâce à leur bonne organisation et à des sacrifices énormes, ils pouvaient souvent remporter l'avantage.

Donc, on venait lutter les uns contre les autres à l'Hippodrome.

L'Hippodrome faisait presque partie du Palais impérial, ou du moins la tribune impériale, dominant sur l'arène, appartenait à un petit palais spécial qui attenait à la grande résidence. Précaution prudente contre les fureurs populaires!

C'était une vaste arène capable de contenir cent cinquante mille personnes sur ses quarante gradins de marbre. Au milieu, dans l'axe de la grande ellipse, se dressait la Spina, immense terrasse terminée à ses deux extrémités par une borne et surmontée d'un obélisque, d'une pyramide et de la *Colonne Serpentine*, que l'on voit encore aujourd'hui, et qui n'était autre que le trépied du fameux Temple de Delphes.

D'ailleurs, à l'Hippodrome, on avait accumulé les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et romaine, placés surtout dans les portiques supérieurs.

On avait naturellement mis là aussi les statues des cochers célèbres avec des inscriptions pompeuses dans ce genre-ci :

« Quand la nature eut, à la fin des temps, enfanté Anatellon, elle fit un serment, et de sa bouche, qui ne sait pas mentir, elle dit : C'est fini! Je n'enfanterai plus; tout ce que j'ai de grâce, j'en ai doté Anatellon. »

C'était une folie; mais on en disait autant de Faustin, de Porphyrius, de Calliope et d'Epaphrodite. Seul, l'engouement que les Espagnols d'aujourd'hui manifestent à l'égard d'un toréador, d'un Lagartijo ou d'un Frascuelo, peut expliquer l'état d'âme de ces Byzantins. Mais on comprend comment un Franc de Pépin, perdu au milieu de la foule dans un jour de fête, pouvait y trouver des sujets de joyeuseté.



Bref! tout le monde est à son poste d'observation. L'empereur va paraître.

Les soldats de la garde impériale remplissent une terrasse située sous la loge de leur auguste maître. Au milieu de leurs étendards, on aperçoit le Labarum : une pièce de soie rouge frangée qui pendait à la barre transversale d'une longue pique couverte d'or. Au-dessus brillait une couronne d'or, au milieu de laquelle était le monogramme du Christ, formé des deux initiales grecques de ce nom. L'empereur Constantin I<sup>er</sup>, avant de remporter sa grande victoire sur Maxence, au Pont Milvius, avait vu le Labarum dans le ciel avec cette inscription : « *In hoc signo vinces!* » Par ce signe, tu vaincras! » Maintenant, le glorieux emblème préside à la victoire des cochers.

L'empereur paraît.

Les orgues résonnent, les acclamations retentissent, le peuple se lève, et le souverain, ramassant dans la main son manteau, fait trois fois le signe de la croix sur la foule.

Quatre chars sortent des écuries, faisant voler les cailloux sous les pieds des coursiers.

— Mère de Dieu! crient les Verts, que Porphyrius soit victorieux! que son triomphe comble de joie l'Empire!

Mais, non! c'est le champion des Bleus qui a gagné; alors, les Verts éclatent en imprécations; la rage les transporte; ils insultent leurs adversaires placés en face, de l'autre côté du cirque; ils insultent l'empereur; ils tirent de dessous leurs toges des épées et des poignards. L'empereur se retire; les prétoriens et les Barbares de la garde descendent dans l'arène et se ruent contre les rebelles et en font un affreux carnage.

C'est ainsi qu'on s'amusait à Byzance.....

## IX

### A L'ÉGLISE

L'ancienne Constantinople possédait nombre d'églises. C'étaient celle des Saint-Apôtres, où l'on voyait les tombeaux des empereurs, celles de Saint-Serge et de Saint-Bacchus, celle de Tous-les-Saints, Notre-Dame-Hodogetria, Saint-Agathonique, les Quarante-Martyrs, Saint-Pantaléon, le Pantocrator, Saint-Mammas, les Blaquernes, etc. Toutes étaient belles, riches et aimées du peuple. Les Grecs passaient avec indifférence devant l'Hippodrome et ses splendides statues et réservaient leur admiration pour les reliques et les images des saints. La plupart des reliques conservées dans nos églises à nous viennent du sac de Constantinople, où les croisés les volèrent avec une piété naïve, au moins aussi grande que celle de leurs légitimes propriétaires.

Autres temps, autres mœurs.

Toutes ces églises, donc, étaient merveilleuses, mais la merveille des merveilles était la cathédrale, la basilique de la Sainte-Sagesse ou Sainte-Sophie.

L'église primitive avait été édifiée par Constantin I<sup>er</sup>, puis détruite par un incendie dans la terrible émeute de 532. Justinien reconstruisit à grands frais le temple admirable que nous voyons encore, de nos jours, transformé en mosquée.

Elle fut l'œuvre de deux architectes, Anthémios de Tralles et Isidore de Milet, qui, par l'emploi qu'ils surent faire de la coupole, donnèrent au monument un imposant cachet de grandeur et de majesté. Cette coupole avait 31 mètres de diamètre, et abritait un ambon en marbre rare, enrichi de pierres précieuses et d'ornements en or émaillé et couronné par un dôme revêtu de plaques d'or et surmonté d'une croix en perles et en rubis.

La fermeture du chœur, ou *iconostase*, était en argent; la table de l'autel, tout en or, en pierreries et en émaux. Au-dessus, quatre colonnes en argent doré soutenaient un autre dôme surmonté d'une grande croix d'or. Aux offices de nuit, six mille candélabres dorés éclairaient l'église. La voûte de la coupole et les parois des absides étaient revêtues d'immenses mosaïques où se détachaient de grandes figures sur un fond d'or ou bleu foncé.

Celui qui commandait ici était le patriarche de Constantinople. La tiare étincelait sur ses longs cheveux bouclés; il portait la robe de pourpre d'or et de soie et le *pallium* de moire d'argent avec les croix noires; un grand nombre d'évêques, de prêtres et de ministres l'entouraient, car le personnel de Sainte-Sophie allait à plus de quatre cents personnes. La pompe déployée était grandiose.

D'autres fois, on voyait monter à l'ambon un petit homme maigre et chauve qui, s'adressant au peuple inondant les portiques, disait :

— Si vous pouviez ouvrir ma poitrine, vous vous y verriez tous gravés avec vos enfants, vos maisons et tout ce qui vous concerne; car vous y pouvez bien tenir tous ensemble par la porte de la charité, qui est si ample et si puissante qu'elle rend notre âme plus spacieuse que les cieux.

Et le peuple, ému, sentait son cœur aller vers le petit homme chauve qui possédait une voix mélodieuse et parlait pendant des heures sans se lasser. En sortant, on se disait :

— Jean Bouche-d'Or, aujourd'hui, a été plus éloquent que jamais.

Le lendemain, le patriarche Chrysostôme, — car c'était lui, — prêchait devant l'impératrice, qui, du haut des tribunes du premier étage, l'écoutait, pâle de rage et d'orgueil blessé, car il disait, en fulminant contre les bouffonneries éhontées, les comédies immorales, les danses effrénées et la licence des fêtes données en l'honneur de la souveraine :

— Hérodiade danse et demande la tête de Jean!



Il ajoutait :

— Le flot monte et la tempête se déchaîne, mais nous ne craignons pas de périr, car nous sommes sur un rocher. Que la mer entre en fureur; le rocher reste immobile. Que craindrions-nous? Le bannissement? Mais la terre est au Seigneur avec tout ce qu'elle contient. La pauvreté? Mais nous n'avons rien apporté au monde, et il est bien clair que nous n'en emporterons rien. La mort? O mes chers frères! Le Christ est ma vie et je ne puis que gagner à mourir.....

C'est ainsi qu'une voix grande et noble s'élevait et couvrait les mille bruits de la capitale. C'est ainsi que l'Eglise, tenant égaux les plateaux de la balance sociale, savait rappeler aux petits leurs droits et aux grands leurs devoirs, sans faiblesse, sans crainte.

Plus tard, les patriarches de Constantinople

n'imitèrent pas toujours cet exemple. Poussés par leur intérêt et leur ambition, ils courbèrent la tête devant les empereurs. La punition divine ne se fit pas attendre. Ils se séparèrent de l'Eglise en rompant violemment. La punition fut plus dure encore. Le jour vint où le croissant brilla à la place de la croix sur les dômes de Sainte-Sophie, et maintenant les patriarches de Constantinople reçoivent leur autorité et leur investiture du sultan.

Où est la gloire de Byzance? Où sont les splendeurs de l'Empire d'Orient?.....

LUCIEN VIGNERON.

FIN

## CONSEIL



n prétend, mesdemoiselles, — peut-être sont-ce les gens chagrins qui le disent, — qu'en cette fin de siècle tout se déplace, se bouleverse, semble à rebours et à l'envers. On ajoute que c'est la jeune génération qui s'insurge, et

qui entreprend de changer de fond en comble la face des choses.

Je ne partage pas en leur entier ces théories pessimistes. Je crois que si l'extérieur, le dehors de certaines choses a changé, le niveau moral des jeunes filles ne s'est pas abaissé. Elles ont peut-être d'autres travers, mais peut-être aussi ont-elles d'autres vertus.

Toutefois, comme il entre dans mon rôle de signaler les critiques, et de répéter à mes jeunes amies ce qu'on dit d'elles en général, je veux causer avec vous d'une étrange manie qui fait grand tort à cette génération, et, sans la rendre au fond plus mauvaise, lui aliène le suffrage des gens sages, mais ne se piquant pas de perspicacité.

Cette manie consistait à se montrer autrement et pire qu'on n'est.

Jadis, on pratiquait plutôt volontiers le respect humain, et même, à l'occasion, un soupçon d'hypocrisie. J'ai connu des jeunes filles qui, vivant

dans un milieu sérieux, se seraient bien gardées d'avouer qu'elles aimaient follement le plaisir, et qui, ne faisant rien chez elles, laissaient volontiers croire, insinuaient au besoin qu'elles étaient des modèles d'activité domestique. Mais, comme je le disais, cette fin de siècle est frondeuse. On prend le contre-pied des vertus et des qualités, — au moins en apparence. Le respect humain, ou même le respect de l'opinion, oh! on a bien changé tout cela! Ce qui est amusant, plus amusant que de plaire aux vieilles personnes, c'est de les scandaliser. On arbore des toilettes tapageuses, des coiffures peu comme il faut. On se rend bien compte à soi-même qu'on n'agit pas dans son propre intérêt, que, par exemple, rien ne vieillit davantage que ces ébouriffements de cheveux couvrant les oreilles, sans parler de l'allure singulière qu'ils donnent. On a choqué ceux qui ne sont pas fin de siècle, c'est très amusant, n'est-il pas vrai?

C'est ainsi encore qu'on se vantera d'avoir lu certains livres.... qu'on n'a pas ouverts, qu'on parlera de certaines pièces de théâtre.... qu'on n'a pas vues.... On cachera soigneusement, par contre, comme n'étant pas *chic*, certaines occupations de ménage auxquelles on a grandement raison de se livrer, et l'on proclamera bien haut son indépendance de tout contrôle, alors qu'on est, au fond, une fille très obéissante, et qu'on serait une perfection si l'on n'avait trop souvent une maman un peu faible.



Dans le monde, on se pose en évaporées. On parle haut, on rit fort, on affecte avec les jeunes gens une familiarité qu'il serait dommage de voir s'acclimater chez nous; on leur tend la main comme à des camarades, on plaisante, on dit tout ce qui vous passe par la tête, et l'on est ravi de son succès.... apparent. Car il ne faut pas s'y méprendre : cette manière d'être trompe presque tout le monde. Les mères de famille jugent sévèrement ces jeunes frondeuses qui s'amuse, dans leur mise et leur coiffure, à copier les actrices; les jeunes gens se jurent à eux-mêmes de ne pas épouser des femmes qui se font leurs camarades, qui affectent de ne vivre que pour s'amuser, et qui se vantent de tout ce qui serait à leur désavantage, si c'était vrai.

Il ne faut pas braver l'opinion. Elle a, si sévère et si exagérée qu'elle vous semble, un fonds de vérité et de justice, et, quoi que vous en puissiez penser d'ailleurs, elle fait loi et continuera à faire loi tant que le monde sera monde. Elle est parfois injuste, je le veux bien; mais il faut reconnaître aussi que quand elle l'est, c'est qu'on lui a donné

sinon un sujet, du moins un prétexte. Elle dira d'une jeune fille qui joue à se montrer pire qu'elle n'est, des choses qui seront fausses, exagérées, méchantes; elle ne dira jamais d'une jeune fille modeste, réservée, que c'est une évaporée.

Et d'ailleurs, mesdemoiselles, si vous êtes insensibles au qu'en dira-t-on (ce qui est un tort à votre âge), vous ne devez pas être insensibles à la dignité et à la vérité morales. Est-il digne de vous composer un rôle, de vous mettre un masque, alors que ce rôle, ce masque, expriment un personnage qu'il vous semble amusant de jouer, mais que vous ne voudriez pas être réellement?

Restez vraies, en gardant cette jolie nuance de réserve féminine, toujours indispensable à tout âge, mais particulièrement au vôtre. Ne frondez pas : c'est sur vous qu'en retomberait tout l'inconvénient. Si vous saviez le charme que vous donne un grain de timidité! Si la timidité n'est plus de votre temps, ayez au moins la réserve et la modestie. Cela, c'est de tous les temps, car la vertu n'est pas sujette à la mode.

M. MARYAN.

#### A NOS LECTRICES

**U**N grande joie pour nous, à ce renouvellement de chaque année, est de retrouver dans les nombreuses lettres de nos lectrices l'expression de leur confiance et de leur attachement invariables. Celle-ci nous écrit « qu'elle attend son journal chaque mois avec impatience »; une autre « qu'elle est enthousiaste de s'être abonnée ». Une mère de famille, qui nous revient dans la personne de ses filles, « retrouve le journal tel qu'elle l'a laissé, plein d'intérêt et de principes ». Voici une abonnée « depuis quatorze ans, qui espère l'être jusqu'à la fin de ses jours ». Une abonnée *depuis cinquante-deux ans* nous demande, « non sans un vif regret », de lui substituer désormais ses petites-filles. Enfin, et ceci nous a particulièrement touchés, une abonnée *depuis cinquante-huit ans* nous écrit d'une façon charmante : « — Bien des personnes me disent : « A votre âge, recevoir un journal fait pour la jeunesse ! Mais je réponds : c'est un vieil ami ; il n'y a que la mort qui nous séparera ».

Nous ne pouvons tout citer, mais nous envoyons nos remerciements les plus sincères à toutes ces amies lointaines qui savent si bien comprendre le zèle avec lequel nous nous consacrons à notre tâche, à toutes celles qui nous y aident efficacement par leur propagande, en parlant de leur journal, en le faisant connaître et aimer comme elles l'aiment.

Puisque nous nous adressons ici collectivement à nos aimables abonnées, nous répondrons à deux objections qui nous ont été faites par un petit nombre d'entre elles. Et d'abord, il en est — c'est la minorité — qui regrettent que le roman ne s'achève plus avec le volume annuel. Nous avons dû, sur ce point, non pas innover, mais revenir à l'ancienne tradition du journal, contraints par l'impossibilité, sans écarter des œuvres de réelle valeur, de modeler notre programme sur ce plan rigide. Que nos abonnées y réfléchissent; elles verront qu'en nous conformant à un usage d'ailleurs général, nous avons eu en vue leur véritable intérêt. Il en est de même pour le format des gravures qui dépasse, — quelques-unes s'en plaignent, — celui du journal et impose, pour la reliure, l'obligation de les replier. Nous nous efforcerons de donner satisfaction à ces réclamations; mais il faut se souvenir que des gravures plus grandes ont un aspect plus artistique et rendent infiniment mieux le détail des costumes.

Et maintenant, aux nouvelles abonnées comme aux anciennes, à ces familles qui nous restent fidèles de mères en filles, nous disons encore que le *Journal des Demoiselles* s'efforcera de mériter toujours davantage les éloges qu'elles veulent bien lui donner.



# UNE PART DE BONHEUR

SUITE



QUELQUEFOIS une minute à peine séparait deux phrases l'une de l'autre ; mais, d'autres fois, Philippe était si longtemps à reprendre sa dictée, que Thérèse attendait en griffonnant sur l'appui-main.

C'était de la philosophie dans les arts que traitait Philippe dans son travail ; quelque chose de bien abstrait

qui, sous l'imagination ardente du bossu, avait pris une chaleur intense. Mais sa doctrine, ou plutôt son point de vue, était ce que peut être la doctrine d'un mécontent de la vie dont l'orgueil est la seule force et le désespoir la suprême issue. Il ne croyait à rien de ce qui est bon et vrai dans la pauvre fragilité humaine, et cela perçait à chaque instant. On devinait aussi que jamais ce cœur ulcéré n'avait su, en s'ouvrant, décharger le trop-plein de sa souffrance dans un cœur qui l'eût compris et soutenu. Cela était si visible que, pendant un entr'acte plus long que les autres, Thérèse, ayant repris ses hachures symétriques sur l'appui-main, écrivit machinalement la phrase que lui suggérait ses observations : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul.*

Philippe se promenait autour de la table, depuis un moment, avec une agitation croissante, parce qu'il ne trouvait pas ce qu'il voulait ; mais, si absorbé qu'il fût, le grincement régulier de la plume l'avertit qu'elle était en mouvement, bien qu'il ne lui eût rien fourni, et son regard perçant lut de très loin la phrase de l'écriture : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul.*

Il s'arrêta net derrière la jeune fille et, plaçant son doigt pâle comme l'ivoire sur la feuille barbouillée, il demanda avec l'équivalent d'un sourire :

— Est-ce que c'est la contre-partie de mon ouvrage, que vous ébauchez là ?

— Peut-être, lui répondit Thérèse ; mais je vous ferai remarquer que c'est vous l'interrupteur, et pour des choses qui ne vous regardent pas, ajouta-

t-elle, riant tout à fait, peut-être pour se donner une contenance.

— Comment ! s'écria le bossu, redevenu très grave et s'asseyant en face d'elle, vous dites que cela ne me regarde pas ; mais, au contraire, vous venez de faire naître en moi tout un aperçu nouveau sur le sujet qui m'occupe et qui restait dans le brouillard. Ecrivez, voilà que j'ai mon affaire, et allons vite, car cela vient abondamment.

Et il reprit sa dictée :

— Un point à la ligne : Il n'est pas bon à l'homme d'être seul...

Et, pendant dix minutes, ce fut un flot d'éloquence entraînant, de passion, de bonheur entrevu, de tendresses à jamais interdites, quelque chose de ce que les anges tombés doivent rêver dans leur solitude, ce que le désespoir peut produire de plus intense et de plus poignant.

Lorsque Philippe, à bout de souffle, s'arrêta épuisé, il avait les joues enflammées et le regard aigu ; Thérèse écrivait encore quelques mots, les derniers entendus, et de grosses larmes tombaient de ses yeux sur son cahier, sans qu'elle pensât à les cacher ; mais ni le bossu ni elle ne firent de réflexions sur ce qu'ils venaient d'achever. Philippe seulement toussa et dit :

— Merci, mademoiselle ; me voici fatigué, nous en resterons là pour aujourd'hui, et je vous rends votre liberté.

Elle en profita pour sortir un peu ; l'air de cette pièce l'étouffait, le soleil avait enfin percé la brume, et il lui sembla qu'il serait bon de marcher un peu pour se remettre.

Elle descendit le boulevard de la Condamine, sans but, heureuse seulement d'échapper à cette vision d'enfer qui venait de la hanter pendant deux heures, au contact de cette pauvre âme malade.

Arrivée sur la place du Marché, elle prit à droite la route de Nice et continua à longer la mer, absorbée par les réflexions que lui suggéraient des lambeaux de phrases retenues de tout à l'heure. Par moments, ces phrases dansaient dans son esprit comme des mots de cauchemar qu'on répète jusqu'à ce qu'ils s'effacent tout à fait ; et elle disait : « Pauvre Philippe ! » presque tout haut.

Le temps était ineffable, avec des langueurs caressantes. Je ne sais quel attrait guidait les pas de Thérèse vers le cimetière ; peut-être le besoin



d'affirmer ses espérances, après les décevantes théories émises par Philippe; toujours est-il qu'elle se dirigea vers l'asile des morts et en gravit les marches blanches, pour arriver à la première terrasse.

Ce cimetière est tout en marbre; il se compose de trois plates-formes dominées par une petite chapelle. Les fleurs courent d'une tombe à l'autre et forment de grosses guirlandes parfumées aux couleurs éclatantes; rien de triste sous cette verdure, entre ces blancs mausolées couverts de perles brillantes qui étincellent au soleil. Il est au milieu des vivants; ici, une hôtellerie monégasque, là, une villa étrangère; en bas, sur les haies d'aloès gris, des Italiennes, en chantant, étendent leur lessive, haillons rouges et blancs qui gardent la forme des corps qu'ils recouvrent depuis si longtemps.

Sur les marches même de la ville morte, une jeune femme, l'épaule appuyée contre le mur qui protège les ossements des ancêtres, présentait son sein nu aux lèvres avides de son bambino; Thérèse la vit et oublia, en souriant à cette heureuse maternité, les conceptions effrayantes de Philippe.

Quand elle arriva tout en haut, à la porte de la petite chapelle, elle se retourna et vit devant elle, à ses pieds, la mer immense, avec des barques dont les voiles pointues battaient comme des ailes en glissant sur l'eau; des pêcheurs ramenaient leurs filets sur la rive, car c'était la fin du jour, et le soleil, avant de disparaître à l'horizon, se vêtissait de pourpre et d'or.

Elle vit toutes ces choses, et le grand besoin de recueillement qui l'envahit la fit entrer dans le sanctuaire pour y prier en se reposant, mais elle resta saisie devant l'horrible de la petite chapelle. Des bancs à croisillons élevés, peints en noir, faisaient un funèbre grillage devant chaque siège; une Résurrection sanguinolente, au-dessus de l'autel, y plaquait des tons crus; la rouille et le vert-de-gris rongeaient la croix et les flambeaux, et les linges sacrés du dernier Sacrifice gisaient en désordre sur les burettes à moitié pleines.

Dans ce pays de roses, de géraniums et d'héliotropes, dans ce pays où l'or ruisselle, d'affreux bouquets de chenille noire décoraient seuls le triste autel, que des plâtras tombés du plafond décrépît souillaient de leur poussière grisâtre.

Thérèse enleva pieusement les plus gros débris et se hâta de sortir; elle préférait faire sa prière, les yeux perdus dans l'immensité mouvante des flots, qui mêlèrent leur voix monotone et douce à l'invocation muette de son cœur.

Longtemps, elle resta assise sur les marches de la terrasse la plus élevée, les mains croisées sur les genoux, le regard perdu dans l'immensité bleue; des images pleines de douceur ou de poignants souvenirs passaient en elle tour à tour. C'était comme une heure de halte ou, voyageuse dans la vie, elle s'arrêtait un peu lasse pour considérer le

chemin parcouru et prendre des forces afin de continuer sa route.

Etrange chose, Philippe, qu'elle était venue oublier dans ce coin de prière et de repos, remplissait presque uniquement sa pensée; il semblait à présent le but de toutes ses actions. Elle avait tellement pris l'habitude depuis des mois de tout faire en vue de l'apaiser, de le consoler, de le guérir, qu'elle l'associait malgré elle à ses projets, à ses espérances les plus intimes: Philippe devenu le pivot de sa vie laborieuse et dévouée; Philippe, diamant brut dont chaque angle avait déchiré son cœur, mais dont elle devinait l'éclat sous la cangue qui l'enveloppait encore. Avec quel soin orgueilleux il faisait étalage de tout ce qui était mauvais en lui, cachant à plaisir, détruisant même, autant qu'il le pouvait, le rayon éblouissant qui, parfois, illuminait tout en lui et autour de lui.

— Comme il doit souffrir, répétait-elle avec une tendre pitié, et quelle joie ce serait de lui montrer le chemin du bonheur...

Le jour se réfugiait lentement derrière les Alpes françaises; maintenant, les barques des pêcheurs avaient replié leurs voiles et dormaient dans le port, bercées par les petites vagues qui soulevaient en chantant, sous leur coque légère, l'eau devenue plus sombre. Thérèse, toujours immobile et songeuse, ne savait plus depuis combien de temps elle goûtait ce repos, lorsque un long coup de sifflet, parti des entrailles mêmes de la montagne, la rappela aux choses présentes en l'avertissant que le train ramenait les voyageuses; elle se hâta de descendre et, cinq minutes plus tard, retrouvait M<sup>me</sup> d'Azir et Henriette sur le quai de la gare.

Y a-t-il rien de délicieux comme un retour chez soi après quelques jours ou même quelques heures d'absence, et quand on y retrouve ceux qu'on aime? La famille est la plus douce des habitudes, et Henriette, qui avait bavardé toute l'après-midi avec ses amies, qui arrivait les mains chargées de ces mille emplettes inutiles qui paraissent indispensables à une enfant gâtée, sentit vraiment cette joie du retour en retrouvant son frère, Thérèse, sa chambre, tout ce qui formait son « home » confortable et accueillant.

Elle s'était assise sur le bras du fauteuil de Philippe pour lui raconter son voyage et lui montrer son butin, et lui ne se faisait pas faute de réflexions mordantes sur ses amies, ses acquisitions et sa futilité; mais, en disant ces méchantes paroles, il passait ses doigts sur la lourde tresse blonde, qui serpentait pour la dernière année dans le dos d'Henriette et s'amusait de son gentil langage d'enfant qui s'essaie à devenir une demoiselle.

Lui, ne dit rien de l'emploi de la journée, sinon qu'il avait beaucoup travaillé, que cela l'avait fatigué, et il demanda à se retirer aussitôt après le dîner, auquel il toucha à peine. C'était un de ces caprices dont on avait la grande habitude dans la maison, surtout depuis sa maladie, et Thérèse seule



pensa qu'il y avait peut-être quelque chose de plus dans ce désir de solitude qu'une simple fantaisie; mais, ne voulant pas aller à l'encontre du travail intime qu'elle devinait en lui, elle ne dit rien de leurs écritures; cela fut tacitement comme un secret entre elle et lui; et Philippe, qui avait horreur qu'on s'occupât de sa personne, sut gré à la jeune fille de cette discrétion. Du reste, il parut avoir oublié complètement leur collaboration; il ne témoigna aucun désir de la renouveler, mais il était facile de voir qu'il avait été singulièrement adouci par cette séance de philosophie que Thérèse, elle, avait trouvée si inquiétante.

Il avait corrigé avec soin le brouillon hâtif de Thérèse, l'avait recopié sur son gros registre et continuait à lire, à prendre des notes avec entrain, ce qui éloignait les bourrasques de son humeur agitée et désœuvrée.

Sa mère attribua à ce calme inaccoutumé du bossu le retour vraiment extraordinaire de sa santé si compromise. Il était sorti plusieurs fois en voiture et commençait à faire quelques petites promenades à pied, ce qui fut une grande surprise et une grande joie pour la famille, qui l'avait toujours vu refuser obstinément de se montrer dans la rue avec les siens ou même seul.

Les visites de Nice et de Cannes se poursuivirent en attendant, et Thérèse se trouva de nouveau seule vis-à-vis de Philippe. Il n'avait plus guère besoin de ses services de garde-malade, mais il espérait secrètement qu'elle remplirait encore les fonctions de secrétaire, et la jeune fille était trop bonne et trop désireuse de cimenter ce nouveau lien entre eux pour se dérober à cette seconde séance. Elle refusa donc encore d'accompagner la mère et la fille, disant avec vérité que le convalescent étant déjà privé de la famille le matin, puisque M<sup>me</sup> d'Azir se levait fort tard et qu'Henriette prenait ses leçons jusqu'au déjeuner, elle trouverait cruel de le laisser absolument seul encore toute la journée.

A une heure donc, quand le train eut emporté les deux visiteuses, Thérèse entra au salon, baissa les jalousies, car le soleil dardait des rayons de feu sur la façade de la villa, rangea quelques meubles, et s'approchant alors de Philippe, qui écrivait sans avoir l'air de la voir, lui demanda :

— Voulez-vous de votre secrétaire ?

— Volontiers, répondit le bossu, en lui cédant la place, car j'ai beaucoup de matériaux et je ne m'en tirerai jamais seul.

— Nous avons fait de la très bonne besogne l'autre jour, autant qu'il m'a semblé, n'est-ce pas ? ajouta Thérèse, tandis qu'elle s'installait; vous avez dû vous en rendre compte en corrigeant.

— Excellent, dans le détail; mais trop d'à-coups pour former un ensemble complet; c'est précisément pour développer certains passages insuffisants que j'ai préparé mes notes.

Thérèse ne pouvait en croire ses oreilles; elle

regardait Philippe avec une sorte de stupeur heureuse et se disait : on me l'a changé, — ne pouvant croire que sa patience, son abnégation et sa bonne grâce inaltérables eussent eu aussi complètement raison de ce révolté, et elle se mit avec joie en devoir d'écrire, se promettant d'abattre une besogne énorme, pour récompenser le bossu de sa sagesse.

L'un et l'autre donc s'étaient mis en mesure de fournir une longue carrière, et ils ne firent rien, mais absolument rien. Voici pourquoi.

Philippe débuta par une affirmation tellement radicale et tellement en dehors des croyances de la jeune fille, que celle-ci se sentant plus libre d'avoir une opinion, se croyant d'ailleurs moins surveillée par le bossu, puisqu'il n'avait plus la préoccupation de la mettre en défaut, fit un léger mouvement de surprise qui fut saisi par Philippe. Il laissa écrire la phrase qu'il venait de dicter; puis, mettant les coudes sur la table, bien en face de sa secrétaire, il lui demanda :

— Qu'avez-vous à reprendre ?

Thérèse releva ses fins sourcils sans quitter des yeux le bec de sa plume et répondit :

— Rien, puisque je ne suis que l'instrument d'une pensée qui n'est pas la mienne.

— Vous êtes dans l'erreur, mademoiselle, dit Philippe, avec une nuance d'impatience; vous avez protesté, *je veux* savoir pourquoi.

Cette fois, les yeux de Thérèse se relevèrent tout à fait et eurent un regard si fier devant cet ordre supérieur, que ce fut au tour de Philippe de détourner les siens. Il resta un instant silencieux; ses lèvres s'agitèrent plusieurs fois, et ce ne fut qu'après un violent effort qu'il articula ces mots :

— J'aurais dû m'exprimer autrement, veuillez m'excuser; ce que vous pensiez pouvait m'être utile, voilà pourquoi j'insistais.

— Oh! alors, je vais vous le dire tout de suite, s'écria Thérèse.

Comme son cœur battait à cet instant! Elle venait d'entendre Philippe s'excuser, reconnaître un tort; c'était peut-être la première fois de sa vie que le bossu s'humiliait; non seulement il la traitait avec déférence, mais il tenait à son opinion à elle; il lui donnait sa confiance et acceptait qu'elle mêlât ses pensées aux siennes. Quelle terrible responsabilité et quelle joie cependant, car, il faut bien le dire, Thérèse avait conçu pour le pauvre déshérité une affection profonde, une affection maternelle et comme les mères seules peuvent en concevoir pour leurs enfants malheureux. Peut-être ce besoin de le protéger, de le secourir, de l'aimer, s'était-il encore accru des obstacles, des sacrifices, des souffrances qu'il lui avait imposés : le cœur de certaines femmes est ainsi fait, et l'être le plus chéri est celui qui coûte le plus de larmes.

Mais à côté de la joie se plaçait une crainte extrême de ne pas atteindre le but qu'elle se proposait, ou de le dépasser; et puis une sorte de honte



la dominait. Elle avait bravé les sarcasmes et les éclats de la colère de cet homme, et voilà qu'elle se trouvait sans défense devant sa soumission. Instinctivement, elle appuya comme lui ses coudes sur la table, car pour trouver le courage de lui dire : — Espérez et aimez, — elle avait besoin de cacher son visage dans ses mains.

Elle répondit alors :

— Vous le voulez, je vais parler ; mais, si je vous blesse ou vous afflige, je vous supplie de vous rappeler que c'est à votre prière que je me suis rendue... Je trouve que vous êtes ingrat envers Dieu...

Il eut un geste de fureur, mais se contint.

...et injuste envers la vie. Votre malheur est grand, très grand ; oh ! que je sens votre peine, mais le malheur doit élever, anoblir les âmes de votre trempe, et le vulgaire seul doit s'y nourrir d'amertume et de jalouse colère.

— Il n'y a pas de supplice comparable au mien.

— Il y en a de plus cruels. Vous êtes atteint d'une infirmité qui broie votre orgueil et vous sévre de beaucoup de joies ; mais regardez en vous et vous verrez que c'est surtout l'humiliation de votre infériorité qui vous torture.

— Vous êtes bien jeune pour parler ainsi. Qui vous a donné cette expérience ? dit-il avec amertume.

— Je l'ai conquise auprès de vous ; conquis aussi le privilège d'être sincère.

Et elle ajouta très doucement :

— Mais voulez-vous que je m'arrête ?

Philippe, sourdement, lui répondit :

— Non ! Continuez.

— Pourquoi, au lieu de devenir méchant, n'avez-vous pas mis la fierté de votre âme à vous dominer vous-même et à regarder sans faiblesse le rôle que vous faisiez votre servitude vis-à-vis de votre santé ; pourquoi n'avoir pas cherché un apaisement à cette soif jalouse qui vous fait tant de mal, en dépensant par le dévouement ce que l'on refusera toujours de votre cœur ?

Ces mots étaient cruels ; mais avec quelles inflexions suaves elle les disait, quelle tendre pitié dans sa voix, et comme, tandis qu'elle parlait, la joue qu'elle cachait de ses doigts tremblants s'empourprait.

Un long silence suivit.

— Vous êtes une vaillante, s'écria Philippe tout à coup, et je suis lâche !

— Vous savez bien qu'on guérit de la peur, dit-elle avec un sourire.

— Et, à votre sens, que faudrait-il faire pour sortir de la misère où je m'enfonce ?

— Je crois qu'il faudrait penser moins à vous, plus aux autres ; ne pas retourner sans cesse dans la plaie l'arme qui vous fait souffrir. Il faudrait vous dévouer, cela vous guérirait et, dans tous les cas, vous élèverait singulièrement au-dessus de tant de misères. Vous verriez alors votre âme

prendre des ailes, planer, et votre talent d'écrivain s'élargirait, vos aperçus philosophiques ne sentiraient plus le travail pénible et douloureux ; ce ne serait plus le fruit stérile et plein de cendres des eaux mortes ; mais, sous de brillantes couleurs, la pulpe savoureuse qui étanche la soif de ceux qui y goûtent. Ah ! si j'avais votre savoir, votre talent et votre force !

Elle se tut et resta enveloppée de ses mains et courbée sur la table.

Philippe la regardait, lui, d'un regard étonné où l'admiration le disputait à un reste de courroux pour cette audace ; un tourbillon de pensées contradictoires passait et repassait dans sa tête et dans ses yeux ; par moment, il lui prenait un sauvage désir de blesser, de torturer cette jeune fille, qui osait le prendre de si haut ; mais alors, il se souvenait qu'il avait vu couler ses larmes et, se rappelant la douleur qu'il en avait ressentie, toute sa fureur s'éteignait, et il se disait : « Elle a raison, elle dit vrai ; faut-il que je sois méchant parce qu'elle est sublime ! »

— Et où trouver le courage d'une pareille abnégation ? s'écria-t-il presque malgré lui.

Thérèse, du doigt, lui montra le ciel, mais ne dit rien.

Alors, il trouva que cela devenait intolérable ; il se leva et sortit.

Quand Thérèse l'entendit s'enfermer dans sa chambre, elle se leva aussi, toute chancelante, tant l'émotion avait été poignante ; mais, remise presque aussitôt, elle rassembla les papiers restés épars sur la table, les enferma dans un carton que Philippe consacrait à cet usage et sortit à son tour du salon, avec la conviction intime qu'elle avait vaincu et assuré le repos de ce cœur souffrant.

Quand Henriette rentra de son excursion, elle en avait rapporté un caprice dont elle fit part bruyamment à son frère et à Thérèse, en les suppliant d'intervenir auprès de sa mère pour obtenir une réponse favorable ; elle voulait assister ou plutôt participer à la bataille des confetti, qui devait avoir lieu le surlendemain. On se promènerait en voiture jusqu'à quatre heures, et on irait en dominos luncher chez M<sup>me</sup> Benoist, avec une foule de connaissances ; ce serait si amusant.

M<sup>me</sup> d'Azir résista pour la forme et se rendit à la seconde sommation ; alors Henriette, joyeuse, se tourna vers Thérèse en s'écriant :

— Vous viendrez, pour que je m'amuse tout à fait.

Thérèse ne savait que répondre. Elle ne voulait pas compromettre son succès dans un nouveau tête-à-tête qu'elle sentait inutile dans la disposition d'esprit où devait se trouver Philippe en ce moment ; elle ne voulait pas non plus avoir l'air de l'abandonner, elle prit le parti de s'en remettre à lui-même pour régler la question et répondit à M<sup>me</sup> d'Azir qui insistait avec sa fille :

— Je ne sais, madame, si M. Philippe est assez



bien remis pour se passer de nous toutes, pendant une longue journée; d'autre part, Henriette aura peut-être besoin de mon aide à Nice; c'est à vous de décider où je pourrai vous être le plus utile; je vous suivrai ou je resterai également volontiers; je vous assure que, dans les deux cas, je trouverai mon plaisir; ce ne sera pas le même, voilà tout.

Philippe, qui écoutait de son coin avec l'expression railleuse qui, dans les bons jours, transformait sa physionomie sans cesser de la rendre redoutable, s'approcha pour intervenir.

— Maman, dit-il, emmenez M<sup>lle</sup> Wolff, je vous en prie; elle est tellement dévouée, qu'un long tête-à-tête pourrait m'être dangereux; si j'allais prendre l'envie de lui ressembler!

— Tu pourrais faire plus mal, lui répondit Henriette en passant son bras autour de la taille de son amie; mais puisque tu méconnaissais ton bonheur, nous allons en profiter. Vite, Thérèse, arrêtons les grandes lignes de notre déguisement. Oh! que ça va être drôle... En rose, n'est-ce pas, avec beaucoup de dentelle...

Et ainsi, le voyage à Nice fut décidé.

On avait deux jours pour en hâter les préparatifs; ce n'était guère et c'était trop, suivant le caprice d'Henriette qui, tour à tour, craignait de n'avoir ni costume, ni voiture, ou, suivant l'heure, pensait qu'à force d'attendre son plaisir, il lui échapperait.

Thérèse souriait à ce désordre de la jeune tête et la raillait en l'aidant de tout son pouvoir.

Un flot de soie rose entourait sans cesse les deux jeunes filles, peu confiantes dans la coupe des artistes monégasques, et Philippe, les mains dans les poches, se promenait autour de ce gai travail avec sa mine songeuse, son regard profond et son horrible corps, dont la déformation prêtait aux plus tristes rapprochements avec les difformités d'emprunt de ces jours de folie.

Mais il n'y pensait pas, lui qui d'ordinaire pensait à tout ce qui pouvait le faire souffrir et le rendre mauvais. Il avait enfin entendu et compris Thérèse; son âme tout à coup s'était ouverte, et il se laissait emporter par une sorte d'ivresse joyeuse, celle qui monte au cœur du prisonnier subitement redevenu libre.

Depuis qu'elle lui avait dit de croire, il croyait; depuis qu'elle lui avait dit d'espérer, une aube resplendissante s'était levée en lui; et depuis qu'il avait vu des larmes tomber de ses yeux si doux, il avait senti qu'il pouvait pleurer sans honte et aimer jusqu'à sa douleur même. Philippe n'était plus Philippe, et un soir, au crépuscule, alors que le nuage rose s'était abaissé entre les travailleuses et lui, à cette heure douteuse où les confidences sont plus aisées, parce qu'on peut dissimuler le trop intense de ses émotions, il avait profité de ce que les doigts fatigués de Thérèse s'arrêtaient dans leur tâche, en attendant les lampes, pour les prendre doucement et les porter à ses lèvres avec le plus

profond respect, sans souci de ce qu'en penserait Henriette, et de murmurer d'une voix à peine distincte l'aveu de sa transformation et l'humble prière de lui pardonner le mal qu'elle avait souffert par lui.

Thérèse, trop émue, n'avait pu répondre; mais la petite sœur s'était jetée au cou du pauvre bossu, et sa tendresse ardente, sa joie si fraîche et si naïve d'enfant heureuse, avait été pour tous les trois le cri vrai de la délivrance.

## VI

Le lundi gras, à midi, ces dames, précédées de Baptiste, qui portait trois valises demain, montaient la rue Grimaldi, pour prendre le train, lorsque M<sup>me</sup> d'Azir s'écria :

— Nous avons oublié nos bouquets!

— Oh! quel malheur! Les Benoît ne nous reconnaîtront pas de leurs fenêtres, si nous n'avons pas de violettes, dit Henriette.

— Nous en achèterons à Nice.

— Cela va nous retarder et nous exposer à un mécompte, dit Thérèse; voulez-vous aller prendre les billets, je vais voir si la fleuriste du quartier a encore les fleurs que nous désirons, et je me dépêcherai un peu pour arriver à temps.

— Oui, oui, Thérèse, rendez-nous ce service, répondit vivement Henriette, qui croyait tout perdu.

Thérèse, en deux secondes, fut devant la petite boutique fleurie de Pisani, à la Condamine, qui s'épanouit entre un marchand de salaisons et un restaurateur italien, entre le fromage et l'ail.

La grosse Marie Pisani, dont tout Monaco connaît la chevelure noire et broussaillante, les yeux de diamant, les lèvres épaisses qui s'épanouissent en un éternel et bon sourire, était dans tout le coup de feu des derniers départs pour la bataille des *bonbons* de Nice. Nombre de combattants avaient attendu la dernière heure, et il fallait satisfaire tout ce monde pressé.

La mère triait les fleurs dans le grand baquet sous le comptoir et les rangeait sur la table, le frère écrivait, marquait, rendait la monnaie, tandis que Marie puisait rapidement au milieu des fleurs pour faire des boutonnières, des bouquets de corsage ou de voiture, enlevés avant qu'elle eut le temps de les achever, d'entourer leurs queues humides des feuilles de papier de plomb qui s'épalaient en désordre au milieu des œillets, des roses et des mimosas. Chacun achevait comme il pouvait la toilette de ses bouquets, se sauvant ensuite pour ne pas manquer le départ.

Quand Thérèse entra, la fleuriste, un bout de ficelle entre les dents, attachait justement des violettes de Parme et disait à son frère :

— Quelle est la commande 49?



— Des œillets rouges.  
 — Je n'en ai plus. Qu'est-ce qui les avait retenus ?  
 — M. d'Azir.  
 — Ah ! bon, celles-là ont été payées d'avance et mises de côté ; il viendra les prendre au dernier départ d'une heure. Après ?

Thérèse avait entendu avec une profonde surprise ce nom des d'Azir. Est-ce de M. Philippe qu'il s'agit ? Non, impossible, se dit-elle rapidement... Alors, son frère ?... Mais il arriverait donc sans prévenir... Dans quel but ?...

Tout cela avait passé comme un éclair dans son esprit ; d'ailleurs, elle n'avait pas le temps de s'attarder, et elle s'approcha vivement des fleuristes pour demander trois bouquets semblables à celui qu'on venait de poser sur un monceau de queues, de feuillages qui gisaient avec le papier de plomb, la ficelle et autres débris.

Elle fut servie presque aussitôt et se hâta de rejoindre ses compagnes de route. Chemin faisant, elle eut le loisir de penser à ce bouquet rouge destiné à M. d'Azir, et se dit que la plus simple prudence lui commandait de n'en parler à personne, puisqu'elle était seule à connaître ce secret appris en quelque sorte par surprise, mais elle y pensa tout le long du chemin. En haut de la rampe qui conduit à la gare, elle avait rattrapé M<sup>me</sup> d'Azir, et les trois femmes pénétrèrent sous le hall.

La gare était bondée ; beaucoup de masques circulaient dans la foule ; l'un d'eux, un Anglais en voyage, amusait prodigieusement les badauds avec son costume à carreaux, sa casquette, son voile, ses favoris rouges et ses façons britanniques, où la charge était vraiment fort drôle. On l'interpellait ; les petits Pierrots l'agaçaient de leurs lazzi, tout en courant à la recherche de leur société ; on croyait se reconnaître et l'on prenait les mains d'un inconnu, grinchu sous son masque ; c'étaient des rires bons enfants, des cris de carnaval, des fleurs, des écrans, des ombrelles roses et blanches, qui allaient dans tous les sens au milieu d'un brouhaha joyeux, sans licence, mais, il faut le dire aussi, sans ce je ne sais quoi qui indique, même sous le masque, la bonne éducation et les manières élégantes. M<sup>me</sup> d'Azir, un peu effarouchée par cette note méridionale et populaire, avait hâte de prendre sa place en wagon, Henriette s'amusait déjà prodigieusement et Thérèse cherchait un bouquet rouge à toutes les poitrines masculines. Recherches vaines, il n'y avait que des œillets blancs à ce départ !

Une heure plus tard, M<sup>me</sup> d'Azir et les deux jeunes filles, réunies dans un des petits salons de l'hôtel de Russie, où elles venaient de passer sur leurs vêtements leurs dominos roses, riaient de se voir si peu semblables à elles-mêmes et se rendaient mutuellement le service de fixer les capuchons aux masques transparents qui servent, comme les casques de guerriers, à préserver des atteintes de projectiles.

Les masques des deux jeunes filles avaient été choisis bien semblables, la différence de leurs tournures disparaissait sous l'ampleur du domino, et M<sup>me</sup> d'Azir put dire en toute vérité :

— J'ai deux filles aujourd'hui.

A quoi Thérèse répondit, en zézayant comme Henriette :

— Ce sont deux *zumelles*, sans doute.

— Oh ! c'est cela, c'est cela ; parlez comme moi, chez les Benoist, nous allons intriguer tout le monde, s'écria Henriette, ravie.

Le landau commandé pour ces dames attendait à la porte, sous ses draperies blanches relevées par des bouquets aux lanternes et à la capote. Henriette, munie de sa petite truelle d'argent et de son bouclier de paille, descendit la première, impatiente d'engager la bataille ; elle s'assit en face de sa mère, qui seule dans le fond de la voiture eut en partant un souvenir pour Philippe, dont la place restait vide devant celle de Thérèse.

— Si mon fils était là ! dit-elle avec un soupir.

Une volée de confetti vint couper sa phrase en deux ; et le landau, filant vers le vieux quartier, se trouva bientôt en pleine mêlée. Alors, il fallut prendre son rang au pas et se défendre contre les piétons qui circulaient autour des équipages, les criblant de projectiles, de lazzi, de cris drôles, d'appels, de reconnaissances ; mais souvent on se battait en silence, pour de bon, et alors il fallait voir avec quelle sorte de rage on se jetait à la tête la grenaille de plâtre, y allant des mains dans les sacs, dont la truelle ne retirait pas assez de projectiles. Les piétons sautaient jusque dans les capotes des voitures, et les occupants de ces voitures se tenaient debout, défendant l'équipage comme on défend sa forteresse. Les balcons, surchargés de curieux, faisant pleuvoir les confetti indistinctement sur tous les promeneurs, applaudissaient à quelque haut fait d'armes ; mais ceux qui s'amusaient vraiment étaient dans la rue.

Les deux jeunes filles, Henriette et Thérèse, aveuglées par la poudre de plâtre, les joues souffletées à tout instant par le masque qui ployait sous la grêle, les bras endoloris, mais surexcitées par tout ce bruit et cette animation endiablée de la rue, venaient de faire renouveler leur provision de confetti, lorsque le landau, à l'entrée de la place Saint-François-de-Paul, dut s'arrêter pour suivre le mouvement général des voitures ; c'était, du reste, le centre de la fête ; sur des tréteaux, un orchestre faisait danser la foule joyeuse, protégé par un cordon de pompiers, casques en tête. Une farandole commença à dérouler ses anneaux autour du bal ; les dominos sautaient, dansaient, enlaçant les bons pompiers, qui riaient eux aussi et se prêtaient aux escalades et aux envahissements de la foule débonnaire ; à tout instant, les accords de l'orchestre étaient couverts par le flonflon des grands chars ; c'était un vacarme étourdissant, et il fallait le subir coûte que coûte, puisqu'on était pris dans



cette foule remuante qui ne vous permettait ni d'avancer ni de reculer.

Tout à coup, un grand diable tout rouge, débouchant d'une rue latérale, se fraya un passage jusqu'au landau de M<sup>me</sup> d'Azir et bondit sur le marchepied avec une telle promptitude, que celle-ci eut un mouvement de recul très prononcé qui arracha un rire guttural au masque entreprenant.

— Tu as donc peur du diable ? dit-il avec cette voix de fausset qui est permise à tous, en ces jours de folie, pour dérouter l'ami qu'on veut intriguer.

— Très peu, répondit M<sup>me</sup> d'Azir, déjà remise de son effroi.

— Et toi ? dit encore Satan à Thérèse, qui se trouvait de son côté.

— Moi, *jamais*, répondit la jeune fille.

— Même quand il t'offre son bouquet ?

Et arrachant les fleurs de son pourpoint, il les déposa sur les genoux de la jeune fille.

C'étaient des œillets rouges ; sans aucun doute ceux commandés à Marie Pisani, et leur possesseur ne pouvait être que le fils aîné de la famille d'Azir, le père étant retenu à Paris et n'ayant d'ailleurs rien de la tournure élancée et de la souplesse de mouvements de ce beau diable rouge.

Thérèse, ainsi interpellée par lui, voulut l'intriguer à son tour et, imitant à s'y méprendre la voix et la prononciation d'Henriette, elle lui répondit :

— Même quand il m'offre des fleurs, parce que je sais ce qu'elles cachent.

— Alors, tu sais d'où je viens ? demanda le masque.

— Tu viens des souterrains noirs qui sont ton empire : hier, tu forçais ; ce matin, tu te fleurissais au pays de l'or ; ce soir, tu soupas avec nous.

Le diable resta un moment silencieux, cherchant comment on l'avait si bien et si vite deviné ; puis, se demandant si toutes ces réponses n'étaient pas des à peu près que le hasard rendait justes, il dit encore à la jeune fille :

— Puisque tu es devin, dis-moi aussi mon nom.

— Viens le demander à ta mère, qui te garde une place à côté d'elle depuis le départ.

— Jacques ! s'écria M<sup>me</sup> d'Azir, comprenant enfin.

— Moi-même, dit joyeusement le masque, en s'asseyant à la place indiquée ; mais comment Henriette m'a-t-elle si bien deviné ?

— Moi ! cria Henriette avec une profonde surprise, en oubliant le rôle de *zumette* pris par Thérèse.

— Comment ! fit Jacques, dérouté ; ce n'est donc pas Henriette qui me parlait tout à l'heure ?

— Si ! Non ! dirent les deux jeunes filles en riant et à la fois.

— Ton oncle t'a donné congé, interrompit M<sup>me</sup> d'Azir, tandis que se débitaient ces folies, et beaucoup plus occupée de son fils que du carnaval.

— Oui, au dernier moment... Alors, il y a deux Henriettes ? demanda-t-il.

— Mais comment savais-tu nous trouver ici ? continua sa mère.

— Baptiste était mon confident. Je voulais vous surprendre à votre réveil ce matin, mais quand je suis arrivé à la villa et que j'ai su votre projet pour aujourd'hui, une idée diabolique a passé par ma tête. J'ai repris ma valise, en faisant jurer à Baptiste le plus complet silence, et j'ai été coucher à l'hôtel, en attendant l'heure de la fête.

— Et toi, dit Henriette à Thérèse, comment savais-tu qu'il était à Nice ?

— J'ai vu ce bouquet ce matin chez Pisani, dit-elle, en partageant ses fleurs avec sa compagne, et on a nommé... mon frère devant moi.

— Pourquoi ne nous as-tu pas prévenues, *sorella* ? continua Henriette.

— Parce que ce n'était pas mon secret à moi.

— Ah ! vous êtes une fausse Henriette, s'écria alors Jacques en s'inclinant devant la jeune fille, qui lui faisait vis-à-vis. Jamais la vraie n'eût prononcé la parole pleine de discrétion que je viens d'entendre ; il me reste, mademoiselle l'inconnue, à m'excuser de ma méprise et à deviner qui vous êtes. Maman, veux-tu me présenter à M<sup>lle</sup> Wolff ?

La présentation se fit et, comme le canon avait annoncé depuis quelques instants la fin de la bataille, le landau se dirigea vers la maison de M<sup>me</sup> Benoist, où l'on comptait bien, avant de déposer les masques, intriguer les amis avec la ressemblance des deux jeunes filles et la présence du diable non invité.

Mais, auparavant, M<sup>me</sup> d'Azir voulut embrasser son fils, qu'elle n'avait pas vu depuis si longtemps. Dans le demi-jour de l'escalier, elle dénoua le masque de Jacques ; et, tandis que la mère serrait son fils dans ses bras, Thérèse, troublée par une émotion poignante, crut voir apparaître, sous le capuchon de Satan, la belle tête de Philippe. La ressemblance de visage entre les deux frères était frappante : même front blanc et découvert, mêmes yeux profonds, même bouche sérieuse, contrastant d'une façon étrange, à cette heure, avec le costume de carnaval et tout l'entrain que le jeune homme avait déployé sur le Corso.

Thérèse, à l'abri sous son masque, le dévisageait impunément, et sa pensée allait brusquement de l'un à l'autre des deux frères, songeant à la part royale que Dieu avait faite à celui-ci, comblé de tous les dons, alors que l'autre n'avait connu que des souffrances dans la vie : « Philippe ! disait son âme émue, Philippe ! seul, malheureux là-bas, luttant avec le désespoir... et tous ici, entourant l'autre, l'admirant, l'aimant, lui prodiguant amour de mère, tendresse de sœur ! »

...Oui, Thérèse était troublée et, sans savoir pourquoi, il se glissa comme un remords entre sa pensée et elle, c'est du moins le nom qu'elle donna à l'émotion intense qui l'envahit à la vue soudaine



de Jacques et lui enleva pour tout le reste du jour sa liberté d'esprit.

Quand elle arriva à la villa Marie-Blanche, cette impression bizarre, cette émotion n'étaient certes pas calmées; et, autant pour se ressaisir que pour laisser la famille à ses premiers épanchements, elle se retira presque aussitôt dans sa chambre.

Le bruit joyeux d'Henriette et de ses frères y arrivait assourdi, et l'on y entendait fort bien la voix animée de la petite sœur racontant les exploits de cette journée mémorable, le rire sonore de Jacques et les exclamations du bossu, qui partageait la joie de tous; des baisers retentissants entrecoupaient les phrases; et le cœur serré, Thérèse se sentait plus seule qu'en aucun jour de sa vie.

— Voilà ce que c'est que de s'abandonner aux folies de ce monde, fit-elle avec dépit.

Et, pour faire diversion, elle s'occupa de vider sa petite valise et de réparer le désordre de sa toilette, fort poudreuse après l'épreuve de la bataille.

Elle jeta sur son lit le domino rose tout enfariné et ne manqua pas de lui adresser quelques durs reproches, ainsi qu'au masque dont les fraîches couleurs manquaient par places, ayant, dans les hasards de la bataille, endommagé un œil et altéré les contours de sa bouche pincée qui lui faisait un si joli visage; elle mit les œillets rouges et les violettes pâles dans un verre de cristal, sur sa commode, trempa dans l'eau fraîche ses yeux brûlés par la poussière de plâtre et ses joues meurtries sous la protection insuffisante du grillage peinturluré; elle changea de robe, et s'imagina qu'une fois renouvelée au dehors, elle se trouverait du même coup débarrassée de ce vague malaise moral dont elle accusait le carnaval, les confetti, la chaleur, la fatigue elle-même, faute d'en découvrir la véritable cause.

Quand tous ses rangements furent terminés, la nuit était venue; elle n'alluma pas, préférant l'obscurité dans la disposition d'esprit où elle se trouvait, et s'assit sur une petite chaise au pied de son lit, où elle laissa aller sa tête dolente. Personne ne pouvait la voir ni l'entendre; personne ne s'occupait d'elle; elle pouvait s'abandonner au repos bienfaisant, qui lui rendrait sa belle humeur. En se disant cela, Thérèse se mit à fondre en larmes et, d'une voix brisée, appela sa mère; appel qui vint toujours aux lèvres de l'enfant qui souffre ou qui a peur.

Pauvre Thérèse! c'était bien la douleur et l'effroi qui remplissaient son cœur, et malgré tout son désir de se donner le change, elle vit bientôt assez clair en elle, même pour découvrir que tout son émoi lui venait de la présence inattendue et redoutable de Jacques d'Azir. Jacques, dont elle s'occupait malgré elle depuis le matin; Jacques, qui lui avait donné son bouquet en la tutoyant; Jacques, qui lui était apparu comme l'ange des ténèbres lorsqu'il veut séduire; Jacques, jeune, beau, intel-

ligent, dont la rayonnante image remplissait sa pensée; Jacques, le frère du bossu qui l'avait tant fait pleurer, et dont la conquête morale la remplissait naguère d'une joie si douce. Maintenant, sous l'empire de l'énervement qui la dominait, il lui semblait que c'était pour Jacques qu'elle avait souffert, pleuré, prié, et sentant la folie de pareilles divagations, elle pleurait encore, et disait tout bas:

— Maman, maman, que tu es loin!...

Elle était tellement perdue dans ses pensées qu'il fallut frapper deux fois à sa porte pour attirer son attention.

— Thérèse, lui dit Henriette par le trou de la serrure, êtes-vous malade? Voulez-vous quelque chose?

— Je dormais, répondit Thérèse, l'esprit encore tout embrouillé de songes; entrez, je vais faire de la lumière.

— Ce n'est pas la peine, j'ai une bougie, dit Henriette en entrant; et elle rit de voir l'air effaré de Thérèse.

— Allons, venez, lui dit-elle, vous nous manquez au salon; venez voir Philippe rire comme un homme ordinaire; c'est votre œuvre, cela. Ce Philippe! croyez-vous qu'il était inquiet de l'ambassade; moi, je n'y pensais pas, je vous avoue, Jacques me suffisait pour l'instant; mais Philippe s'agitait et a fini par demander si vous étiez malade ou en pénitence... Philippe qui fait de l'esprit à présent!... Allons, n'ouvrez pas des yeux pareils, et retournons là-bas!

Et Henriette, bavarde, heureuse, caressante, entraîna son institutrice, dont elle devinait la réserve discrète, tout ayant l'air de ne rien voir.

Le salon était illuminé comme pour une fête; M<sup>me</sup> d'Azir, plongée dans un fauteuil, les mains jointes sur ses genoux, contemplait son fils aîné avec une admiration non dissimulée. Les deux frères, côte à côte, se ressemblaient autant, sauf que l'un dominait l'autre de toute sa belle taille. En ce moment, ces deux visages d'hommes s'éclairaient du même sourire, et Thérèse, qui entraînait le cœur battant de crainte, se trouva tout à coup, sans savoir pourquoi, toute rassérénée. Sans doute, son court repos avait suffi pour faire envoler toutes ses imaginations inquiétantes. D'ailleurs, la tristesse n'eût guère été de mise entre la mère et les enfants, si heureux de se trouver réunis. Jacques avait huit jours de liberté; on voulait en profiter pour tout voir avec lui; c'était une série de projets dont le nombre étourdissait par avance la nonchalante M<sup>me</sup> d'Azir; pourtant, on obtint d'elle, après le dîner, une entrée en campagne immédiate. Le temps était splendide; pas un souffle d'air, une lune éclatante; il fallait en profiter pour aller visiter les jardins du vieux Monaco.

Telle était la proposition d'Henriette, une petite enragée, qui se rangeait à la croyance qu'un clou chasse l'autre, et assurait que la fraîcheur et la



douce lumière de la nuit les reposeraient des ardeurs et de la fatigue de ce jour de carnaval.

A neuf heures donc, au lieu de s'aller reposer, on grimpa le chemin si pittoresque et si raide du rocher des Grimaldi.

Ces terrasses successives, qui descendent du sommet de la presqu'île à la mer, étaient silencieuses et désertes à cette heure; pas une voix, pas un souffle. Une lumière éclatante découpait sur le sol l'image bizarre de la flore exotique. De grands aloès gris, surmontés de leurs fleurs pourpres, se dressaient comme les sentinelles vigilantes des allées; les ficus étendaient leurs raquettes échevelées, semblables à des bras monstrueux prêts à saisir au passage l'audacieux osant pénétrer dans la solitude mystérieuse du domaine enchanté.

Les palmiers, les pins faisaient par instants une ombre si épaisse qu'on n'y voyait plus à se guider; puis tout à coup la légère dentelle de quelque mimosa géant voilait seule l'éclat incomparable de cette nuit lumineuse.

Les promeneurs avaient été tellement enveloppés par cette poésie silencieuse qu'à leur insu, ils s'étaient mis à parler bas, se confiant leurs impressions par quelques phrases courtes coupées de longs silences. Thérèse et Henriette se donnaient le bras, Jacques était à côté de sa mère; Philippe, toujours un peu sauvage, même dans son meilleur moment, les avait devancés de quelques pas, voulant, disait-il, éviter les banalités qu'on n'allait pas manquer de dire à profusion. Les autres avaient protesté, mais sans le convaincre; et la lune, qui versait des flots de poésie sur les fleurs, dans le feuillage, détachait avec une cruelle netteté la silhouette falote du bossu à quelques mètres en avant des promeneurs.

Ils se trouvèrent bientôt devant une balustrade de marbre dont les piliers éblouissants se découpaient dans l'azur du ciel, et quelques marches les conduisirent sur une large terrasse qui, dégagée de toute ombre, s'avancait dans la cour.

Le spectacle était merveilleux, et ils s'accoudèrent pour en jouir un instant. Le ciel et la mer étaient du même bleu pâle, et, dans l'eau, une large trainée de lumière se pailletait d'argent à la moindre ride. Au loin, le phare de Villefranche brillait comme une étoile, puis s'éteignait doucement et, plus loin encore, un autre feu s'allumait pour lui répondre. Du côté de Menton, le cap Martin et ses sombres oliviers s'avancait menaçant, gardant seul, au milieu du doux éclat de cette nuit de rêve, l'aspect triste et morne qui cadre si bien avec les souvenirs de son impériale recluse.

— Oh! que c'est beau! répétaient à l'envi M<sup>me</sup> d'Azir et les autres, sauf Philippe, toujours silencieux et à l'écart.

— Cela donne envie de pleurer, sans qu'on sache pourquoi, dit Henriette.

— C'est vrai, lui répondit Thérèse à mi-voix, l'intensité de ce qu'on éprouve fait souffrir; on est

obligé de se rejeter dans l'infini pour ne pas succomber à cette émotion.

Puis ils reprirent lentement leur promenade, faisant quelques pas et s'arrêtant de nouveau, cette fois, tout auprès de Philippe, sur la plate-forme de cette tour que la mer bat de son flot, et que la malignité publique a baptisée du nom sinistre de *Tour des Décavés*.

Combien de malheureux, ayant perdu dans une heure de folie, fortune, avenir, honneur, sont venus, désespérés, demander un fatal courage à la mer silencieuse, à la tour discrète! Celui qui va désertir la vie regarde un moment au loin le palais du jeu qui scintille dans la nuit, et dont, par une amère dérision, l'image le poursuivra jusque dans la mort, puis il se penche vers l'abîme, et la vague qui le reçoit l'emporte et le cache à jamais.

— Voilà qui fait partie de ton empire, Satan, dit Henriette à son frère.

— J'y pensais, lui répondit-il, en venant se mettre entre elle et Thérèse, ce qui plaçait celle-ci à côté des deux frères. Je pensais aussi au contraste étrange de nos impressions de ce jour et de cette nuit.

Et se tournant vers Thérèse :

— Mademoiselle, vous si sage, n'avez-vous pas quelque remords de notre folle journée de carnaval? Ne nous trouvez-vous pas bien misérables d'avoir couru la ville sous nos oripeaux bariolés, quand ceci... — et il montrait l'immensité bleue, — était si près de nous. Voyons, quelques petits remords, n'est-ce pas?

Philippe avait relevé la tête soudain et ses yeux, pleins d'émotion, s'étaient arrêtés sur le visage de la jeune fille. Thérèse, sans le voir, devina que ce regard interrogeait, lui aussi, et ne voulant ni prêcher ni mentir, elle répondit :

— Je me suis bien amusée là-bas; mais quel qu'un y manquait; ici, c'est le bonheur complet, puisque nous y sommes tous.

Et gentiment, avec sa bonté simple, elle se retourna vers le bossu, qui la regardait toujours.

— Vous êtes-vous beaucoup ennuyé pendant cette après-midi? lui demanda-t-elle, pour changer le cours de la conversation.

— Non, répondit Philippe.

— Oh! Thérèse, s'écria Henriette, vous avez affaire à un ingrat!

— Je ne le pense pas, dit celle-ci.

— Et vous avez raison, mademoiselle, ajouta le bossu, car, si je ne me suis pas ennuyé, c'est que j'ai pensé longuement à votre dernier sermon.

Ces paroles étaient accompagnées d'un sourire qui corrigeait ce que l'expression en pouvait avoir de trop sérieux ou de trop railleur; mais, pour Thérèse, qui savait à quoi il faisait allusion, elles étaient bien plus importantes que ne pouvaient le supposer les autres.

— Pendant que vous philosophez, dit Jacques, qui regardait, non plus la mer lumineuse, mais le



jardin plein d'ombre mystérieuse, l'amour rit à nos côtés.

Et du bout de sa canne il désignait un jeune couple qui passait sur le chemin, en chantant l'hymne éternel des jeunes tendresses et chuchotait à la nuit ses secrets d'espérance.

— Quelle jolie mise en scène pour la visite de Roméo ! La lune, la terrasse, l'ombre discrète des arbres, tout y est, même les amoureux.

Les heures avaient passé vite à admirer et à deviser ainsi. M<sup>me</sup> d'Azir s'en aperçut la première ; il y avait même longtemps qu'elle s'en apercevait, mais devant le plaisir évident de la jeune famille, elle avait fait bonne contenance.

— Il est tard, mes enfants, dit-elle pourtant ; il faut songer à rentrer.

— Quel dommage ! s'écria Henriette, toujours exclamative.

— C'est si beau, si profond ! reprit Jacques.

— Nous reviendrons, répondit la mère.

— Jamais, murmura Philippe.

Et il ajouta d'une voix altérée en regardant Thérèse, qui seule l'entendit :

— Ne croyez-vous pas, mademoiselle, que c'est tenter Dieu que de lui demander qu'il nous donne deux fois de pareilles heures ?

Thérèse le regarda avec un profond étonnement.

— Etrange garçon, pensa-t-elle, nature malheureuse.

Mais elle fit un effort pour sourire et répondre gaiement :

— Oh ! moi, je suis pour demander quand même ; avec le ciel, il n'y a pas de fausse honte.

Et ils descendirent lentement par les sentiers les plus longs, afin de prolonger encore un peu les impressions de cette incomparable nuit.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)

## LE BONHEUR

*Un inconnu vint sur ma route :  
Je l'ai croisé sans y penser,  
Et pour toujours je l'ai sans doute  
Laisse passer.*

*Il me dit : « Las d'errer sur terre,  
De tous tour à tour méconnu,  
Vers toi que j'ai vu solitaire  
Je suis venu ;*

*Et si quelque part ta demeure  
Parfois s'ouvre au passant le soir,  
A ton foyer, hôte d'une heure,  
J'irai m'asseoir. »*

*Je répondis : « Aujourd'hui même  
J'attends un hôte : le Bonheur ;  
Donc va plus loin trouver qui t'aime,  
O voyageur. »*

*Le Bonheur ne vint pas. Peut-être  
Est-ce lui que j'ai repoussé ?  
Ne faut-il point, pour le connaître,  
Qu'il soit passé !*

PAUL DUCHON.

(Extrait de la Quinzaine bouronnaise.)

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### POULET A LA BORDELAISE

Videz, puis bridez votre poulet qui doit être de grain et d'une grosseur moyenne. Mettez dans l'intérieur le cœur et le foie, puis placez-le dans une cocotte en terre et faites-le revenir dans le beurre. Dans une autre casserole, faites revenir en même temps des fonds d'artichauts coupés en losanges, des pommes de terre de même grosseur et des petits oignons. Ces légumes cuits à moitié, rangez-les autour de votre poulet, et laissez cuire le tout à petit feu pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure.

Avant de servir, rangez sur le poulet du persil haché et servez dans la cocotte, ou dans un plat parfaitement chauffé au préalable.



# SAINT-MICHEL-EN-GRÈVES

I



ROLAND en son gîte, songeait,

Car, que faire en un gîte, à moins  
[que l'on ne songe ?]

— Irai-je ou n'irai-je pas à  
Trégastel ?

Et il tournait et retournait  
un lettre ouverte sur son bu-  
reau, lettre dans laquelle son  
cousin, André de la Houssaye,  
l'invitait à venir le rejoindre  
dans les rochers de Trégastel.

« Tu te trouveras en famille,  
ajoutait-il, après les  
plus alléchantes des-  
criptions du site, et tu  
nous feras grand plai-  
sir à tous, qui ne t'a-

vons pas vu depuis si longtemps. Je serai heureux,  
pour ma part, de te présenter à ma fiancée. Nous  
t'espérons, cela va sans dire, en novembre, à notre  
mariage, mais tu as une telle manière de vous filer  
entre les doigts, que je ne compte jamais d'avance  
sur ta personne. Donc, sautons sur le présent sans  
attendre l'avenir. Ma mère m'écrit que ton père et  
toi allez la voir ces jours-ci à Rennes. Lâche les  
parents et pousse jusqu'à une station dénommée  
Plouaret. De là, en quelques minutes, tu es à  
Lannion, où je t'attendrai. »

— ...Pourquoi pas ? se dit tout à coup Roland,  
secouant la première paresse qui l'avait envahi à  
l'idée de se mettre en route, à la seule pensée de  
faire une valise.

Il avait tant roulé, il faut dire ! Sur mer, depuis  
plus de douze ans, presque sans arrêter.

La chance avait servi ses goûts : pas une cam-  
pagne qu'il n'eût faite ; pas une côte du globe dont  
il n'eût approché.

Sous son haut front de penseur, malgré sa lèvre  
restée un peu moqueuse, les yeux ont pris et gardé  
ce je ne sais quoi de rêveur et d'au-delà qu'on  
trouve si souvent dans la physionomie des gens de  
mer... peut-être tout simplement un reflet des deux  
immensités entre lesquelles se meuvent leur regard  
et leur vie ?

Pendant tant d'années, il n'avait passé à terre  
que le moins de temps possible, toujours pressé de  
rembarquer, et consacrant toujours ses rapides

apparitions aux garnisons où se déroulait la bril-  
lante carrière de son père.

En relisant la liste de noms que lui annonce son  
cousin, il ne s'étonne donc pas de ne plus connaître  
personne, même dans sa famille. Cela l'amuse, et  
il sourit. Il sourit d'abord parce que cette consta-  
tation le laisse très indifférent, ensuite parce que  
se réveillent mille échos d'enfance.

Ses cousines, Marthe et Yvonne, avec qui il a  
été élevé et qu'il aimait si sincèrement, les recon-  
naîtrait-il seulement ?... Toutes deux le traitaient  
jadis d'original, de sauvage, de drôle de type... On  
se battait et on se tutoyait comme frère et sœurs...

Que sont-elles devenues ?...

Il a su leur mariage à toutes deux, connu même  
en passant le fiancé de l'aînée, son aînée à lui,  
comme à Yvonne, de cinq ou six ans... D'Yvonne,  
il a vaguement su et oublié les malheurs...

Mais c'est tolles qu'il y a quinze ans qu'il les re-  
voit maintenant, en suivant machinalement les  
spiraales bleues de sa cigarette, qui semblent dé-  
rouler en elles les années mêmes du passé lointain.

Ces deux noms ont suffi pour rouvrir un livre  
souvent feuilleté, sans doute, dans les longues  
réveries du bord, mais vaguement, machinalement,  
comme l'histoire d'un autre, sans lendemain pos-  
sible. Pourquoi tout à coup cette bizarre intensité  
de chose personnelle, vécue, avec cette profusion  
de détails ?

Des détails de jeux, de disputes, de batailles, si  
insignifiants que Roland s'en amuse et sourit de  
plus en plus : les vacances, la vie en commun là-  
bas dans le Morbihan ; la fête qui accueillait tou-  
jours ses succès de collégien... Et son regard se  
reporte avec complaisance sur la bibliothèque  
géante que composèrent exclusivement les fruits  
annuels des distributions de prix : les premiers  
tout là-haut sont du lycée de Nancy...

Nancy, où il a fait sa première communion. Son  
père était alors chef d'état-major d'une division.

De Nancy, on est parti pour Paris ; la moisson  
du lycée Bonaparte-Condorcet-Fontanes est restée  
légendaire comme celle de la Sorbonne.

Puis Roland est entré à l'école de Brest, tout fier  
de porter l'uniforme avant 17 ans.

Son père, lui gardant inconsciemment quelque  
rancune de n'avoir pas choisi Saint-Cyr et emboîté  
le pas à sa suite, avait peu fêté cet uniforme. Mais  
sa mère, elle, malgré tout le chagrin des sépa-  
rations imminentes, lui avait fait si bon accueil !  
Elle en semblait si fière-aussi ! Autant que Roland  
lui-même !

Et comme elle avait su cacher son sacrifice et les  
larmes qui, au début, semblaient prêtes à jaillir,



dès que ce fils unique affirmait sa vocation de marin !

— Nous ne t'aurons jamais plus avec nous, mon enfant. Mais, à la volonté de Dieu !... Si c'est là qu'est pour toi le bonheur...

Et, une fois le parti pris, jamais plus une plainte.

Oh ! les mères !

Qui sait, pensa Roland, en se mordant la moustache plus fort que de raison : elle pressentait peut-être qu'elle partirait avant moi... douze ans déjà !

— Roland, promets-moi que tu seras un bon garçon, lui avait-elle dit alors. Et elle avait insisté : — Te voilà émancipé, tu es un homme maintenant. C'est une vraie promesse d'homme que je te demande pour ta vie tout entière. Jure-le moi.

Et l'enfant, renfonçant ses larmes, avait étendu la main :

— Je le jure !

— Roland, avait-elle continué en caressant doucement l'étroit galon d'or de l'aspirant, promets-moi que tu seras un beau soldat ?

— Je le jure, avait répondu le jeune marin, avec un regard fier qui séchait ses yeux.

— Roland, promets-moi que tu seras un vrai chrétien ?

Et son fils, fléchissant le genou, posait la main sur la croix du chapelet que tenait sa mère et répétait :

— Je le jure !

— Merci, mon enfant, avait-elle doucement murmuré, je pars tranquille. Je vous attendrai là-haut, ton père et toi. Aimez-vous bien l'un l'autre. Que Dieu vous protège.

...Or, douze ans ont passé, et Roland se sent content de lui.

Il a été bon garçon sous toutes les brimades de son père, de ses chefs et de ses camarades, qui l'adoraient et l'estiment comme pas un.

Le ruban rouge qu'il porte depuis sa blessure de Tuyen-Quân, dit comment il a fait son métier de soldat.

Et, au-dessus de son lit, le portrait de sa mère, son image de Première communion, un rameau vert, et le chapelet qui a reçu son troisième serment, n'ont pas lieu d'en rougir non plus.

Roland est content de lui ; et, comme le sage a dit qu'une bonne conscience est la source certaine de la plus vraie gaieté, Roland sent ses idées reprendre un tour léger, plein de libre quiétude.

Il siffle ; un danois colossal se lève, étirant ses membres d'acier, et vient poser sa large tête sur les genoux de son maître.

— Rask ! Allons, mon chien, décidons-nous. Il s'agit d'embarquer pour Trégastel et d'aller flirter un brin avec les petites cousines.

## II

André de la Houssaye attendait Roland à la petite gare de Lannion. Les deux jeunes gens se serrèrent cordialement la main.

— Enfin ! tu t'es décidé, ce n'est pas malheureux ! Mais pourquoi diable te faire tant prier ? Cela ne te ressemble pas.

— Dame, mon cher, tomber comme cela sur des fiancés !

— Puisque ce sont eux qui te le demandent.

— C'est vrai ! et cela me pénètre de reconnaissance ; mais il n'y aurait eu que vous à Trégastel, je ne serais pas venu.

— Merci !

— Voyons ! ne prends pas des airs détachés. Si j'étais arrivé en tiers, n'aurais-tu pas été le premier à avoir de moi plein le dos, comme du plus vulgaire importun ? Ce qui m'a décidé, c'est la pensée que vous êtes nombreux et que je n'en ferai qu'un de plus, perdu dans le tas. D'ailleurs, ce tas m'intéresse assez à retrouver, après tant d'années, les Kerguirec surtout. Elles y sont toutes les deux, m'as-tu dit ? En déjeunant, tu me mettras un peu au courant. Mange-t-on bien à Lannion ?

— Déjeuner à cette heure-ci !

— Tu parles à ton aise, toi, repu de cœur, de corps et d'esprit. Moi, au contraire, je suis vide de partout, et diablement ! Diné hier soir au galop, roulé toute la nuit ; descendu à ton Plouaret, et là, d'après ta lettre, me croyant presque arrivé... quand... patatras ! je ne sais quel incident, un retard inouï... Je ne t'en veux pas, parce que le pays est joli... Mais, allons toujours déjeuner !

— J'avais une voiture pour t'emmener directement à Trégastel. Allons pourtant déjeuner, tu as raison : cela sera toujours ça de pris sur l'ennemi. — A l'Hôtel de France, dit André au cocher, qui attendait patiemment la décision des jeunes gens.

En quelques minutes, on atteignit l'hôtel, tout au bord de l'eau. Ils se firent servir sous la tonnelle qui s'avance jusqu'à la rivière. De là, on découvre, dans leur cadre verdoyant, les ruelles montueuses de Lannion, le gai petit port de mouillage, les mâts, qui semblent se mêler aux arbres, sur le fond des pentes vertes.

— C'est par là, — fit André en étendant le bras vers la gauche de la rivière, — tout près d'un charmant petit trou nommé Loguidy, que nous avons été la semaine dernière enlever la bande entière des Kerguirec. Puisque ce sont elles surtout qui t'attirent, ô ingrat ! sache au moins que ce n'est pas sans peine qu'elles te sont servies.

« Quand elles sont bloquées là toutes les deux avec la marnaille, il n'y a pas moyen de les faire démarrer. C'est l'idée de lâcher toutes ces petites jambes nues dans le sable mouillé qui, seule, a pu



les décider. Les enfants l'ont voulu : on a dit oui !... Quand je pense que m'y voici à mon tour, presque au seuil de ce rôle de père ! Me vois-tu, dans très peu d'années, empêtré dans un tas de petits individus courant, hurlant, et moi, disant oui à toutes leurs fantaisies pour avoir la paix ? Il me semble qu'il s'agit d'un autre que de moi-même.

— Mais, non ! Tu commences à avoir assez une tête à ça.

— Moi ? j'ai l'air si fini ? Pas tant, au fond, je t'assure. Mais voilà huit jours que je m'endors, et que je joue de la guitare, c'est un peu fatigant ; je compte sur toi pour me secouer.

— Oh ! ne confondons pas, reprit Roland, très amusé de la mine déconfite de son cousin. D'abord, je n'ai pas dit que tu as l'air fini... Non, simplement l'air... à point. Rien n'est même sérieux, convaincu, à point, je le répète, comme le diable quand il se fait ermite.

— Merci !

— De plus, je ne viens pas du tout ici avec l'intention de te secouer, comme tu dis ! Ce n'est pas une raison, parce que je ne suis pas du bois dont on fait les fiancés, pour m'étonner de ceux qui pratiquent, et bêcher leur institution. Tu continueras à jouer de la guitare (ton expression me plaît !) comme si je n'étais pas là. Autrement, je file... ou je prends ta place.

— Ne te gêne pas ! Tu crois donc que tu n'as qu'à paraître. Tu es plus beau garçon que moi, j'en conviens, mais cela ne suffit pas. L'amour, mon cher, que fais-tu de l'amour ?

— Ah ! c'est un mariage d'amour ?

— Ton étonnement me froisserait, si je ne te savais pas encore beaucoup plus taquin qu'étonné. Je vais te raconter cela : tout s'est passé d'elle à moi ; nos familles ne se connaissaient même pas.

.... André racontait toujours que la voiture, déjà loin de Lannion, cahotait les jeunes gens sur la route défoncée et rocheuse qui gagne la pointe de Trégastel. L'aspect devenait de plus en plus sauvage ; plus de maisons, plus d'arbres ; partout de la lande et des quartiers de roc formant escalier jusque sur le chemin.

Le grand vent du large commençait à fouetter le visage de ses senteurs salines.

— Nous approchons ? demanda Roland.

— Il y a encore un bout de chemin, le vieux calvaire à dépasser, et le village à traverser ; l'hôtel est à l'extrême pointe, un couvent, comme je te l'ai dit. Cela me semblait si drôle, les premiers jours, de n'être servi que par des religieuses ! J'en éprouvais presque des sensations d'hôpital. Nous arriverons peu après la sortie du déjeuner ; tu verras tout le monde à la fois.

— Les Kerguirec ont leurs maris ?

— Personne... mais...

— Tant mieux !

— Mais tu radotes un peu. Henry d'Estrées a été

enlevé en quatre jours, l'année même de son mariage, par une angine couenneuse. Il laissait sa femme mère d'un garçon qui a vécu à peine quelques jours, paraît-il.

— C'est juste. Pauvre Yvonne ! Mon père m'avait raconté cela. Et l'autre ?

— Bossières commande un escadron à Tours depuis trois ou quatre ans ; Marthe a cinq enfants. Yvonne vit beaucoup avec eux.

— Loguidy, dont tu me parlais, était aux d'Estrées ?

— Oui, à Yvonne. Elle y passe le temps qu'elle ne donne pas à Tours, et on l'envahit là pendant toutes les vacances.

— Elle se remariera ? Crois-tu ?

— Dame ! on assure que non. Mais, peut-on jamais savoir ? La petite veuve de ce pauvre gros Rainbaud, celui qui faisait courir, tu te souviens ? et qui a été enlevé en quelques heures aussi par cette diable d'influenza : elle a rendu sa douleur légendaire dans tout Paris ; on a dit qu'elle deviendrait folle... qu'elle l'était devenue... Eh bien ! depuis deux ans, elle a reparu en mail, assidue de la Potinière et, cet hiver, elle a convolé. Ainsi, tu sais... si les charmes de Trégastel...

— Sois tranquille ! S'il n'y a que moi pour déranger cette pauvre petite Yvonne... Pourquoi le chemin si rude pour elle ? Je me rappelle notre enfance gaie, insouciance... Et si loin déjà... Comment puis-je tout à coup la croire si proche... me sentir curieux d'en retrouver les échos ?... Moi, qui ne tiens plus à rien... qu'à la mer !

— Te voilà bien silencieux et bien sérieux ! La note moqueuse m'était-elle donc exclusivement réservée ? Nous voilà arrivés... Allons ! réveille-toi.

### III

La voiture venait de tourner au milieu de pelouses assez vertes et des rochers bizarres qui font la curiosité de cette côte.

— C'est vrai, qu'il est drôle, ton bain de mer, — fit Roland, revenant au présent et laissant à regret le passé où l'avait plongé la conversation de son cousin. — On se croirait entouré de champignons gigantesques et de défis à toutes les lois connues de l'équilibre. Regarde-moi ce bloc : où s'appuie-t-il ? Par où tient-il ?

— Connus, mon cher, déjà admirés, étudiés, considérés sous toutes ses faces, comme les rochers du Père Éternel, du Dé blanc, du Roi Graalon... la pierre tremblante de Ploumanach, etc., etc. C'est la grande distraction d'ici. Je ne te donne pas quarante-huit heures pour en avoir les yeux et les oreilles saturés.

Roland sourit, se représentant tout à coup l'heureux fiancé jouant de la guitare dans les rochers de



Trégastel. Il allait même communiquer sa pensée et l'éclair moqueur reparaisait dans son regard. Mais il se souvint du garçon léger qu'avait toujours été André de la Houssaye, aussi inconséquent dans ses actes que dans ses paroles, ne prenant jamais rien au sérieux.

Et il s'arrêta. Il s'arrêta surtout, parce qu'il trouva sincère l'exclamation de son compagnon :

— Enfin, la voilà ! Tiens, vois-tu ? N'est-ce pas qu'elle est gentille ?

Ils sautèrent de voiture ; les groupes sortis de la salle à manger s'étaient répandus sous les arcades du long péristyle.

Roland ne vit que des visages inconnus et s'inclina de confiance à la suite d'André, qui le nommait à tous.

A ces mots : « Ma fiancée ! » il fixa son regard et adressa la parole simplement, gaîment, galamment, comme il savait le faire, à la petite personne qu'il avait devant lui.

Celle-ci, de rouge devint grenat et ne répondit pas un mot.

— Ce que tu l'intimides !

C'est André qui venait tirer Roland par la manche et tâcher d'atténuer l'effet qu'il s'imaginait désastreux. D'avance, il supputait les scies qu'il aurait à subir. Plus Roland insistait dans ses frais de conversation, plus André était au supplice.

— Ce que tu l'intimides !

— Je vous intimide, mademoiselle ? — Le grenat des joues tournait au violet ; Roland s'arrêta. — Ce qui est certain, c'est que vous avez le droit de m'en vouloir : je vous ai privée d'André toute la matinée. J'essaierai de me faire pardonner... d'abord, en vous le rendant immédiatement.

Puis, comme il était bon plus encore que taquin et qu'il voyait l'anxiété de son cousin :

— Très gentille, ta petite future ; malgré sa timidité, toute naturelle d'ailleurs, elle est très sympathique ; tu le lui diras de ma part à l'occasion. Sur ce, puisque les Kerguirec ne sont pas là, je vous laisse.

— Pourquoi faire ? Tu as déjeuné ; ta chambre est retenue ; tu n'as à t'occuper de rien ; on va te monter ta valise ; viens faire un tour avec nous. Nous retrouverons tes cousines, qui sont à pêcher dans les rochers. Il paraît que, lorsqu'elles ont vu que tu n'étais pas là à l'heure dite, elles ont renoncé à t'attendre et, sans même finir de déjeuner, ont emmené les enfants chercher des crabes. Le bon moment de la marée les pressait ; ce sont des fanatiques.

— Ta fiancée va me prendre en grippe.

— Elle-même me disait à l'instant de ne pas te laisser tout seul. Allons, en route !

Roland était un peu maniaque ; il eût préféré monter dans sa chambre, installer ses affaires, rêver, souffler un instant, retrouver la solitude qui pour lui était devenue une amie.

— Mais, pensa-t-il, puisque je suis venu m'embar-

quer dans une réunion de famille, il ne faut pas être grognon dès le début... En route !

La bande au complet quitta donc le perron et traversa les pelouses vers le petit talus qui descend sur la grève. Là, on prit à gauche un étroit rai-dillon, le long d'une sorte de falaise à pic d'où la vue embrasse une vaste étendue de mer au-delà des anses et des îles rocheuses.

Roland avait un instant marché avec les fiancés, réclamé par eux. Puis, voyant Hélène commencer à mettre son châle et à l'ôter, André le lui prendre et le lui rendre, il avait profité de leurs petits manèges et de l'étroitesse du sentier pour rester en arrière. D'abord, il cause avec le gros de la bande, toute la belle-famille, jeunes et vieux ; bientôt, il se trouve plus en arrière encore, et, enfin !!! tout seul !

— Ouf ! fait-il en escaladant deux blocs énormes du côté à pic ; voilà ce qu'il me faut ! Plus de frais à faire.

Et il s'assied, commodément calé dans une anfractuosité naturelle, sorte de niche ouverte seulement vers la mer :

— Même de l'ombre, c'est parfait ! Mais déjà fatigué du monde, ceci est plus triste. — Il tira sa montre. — Huit heures que j'ai quitté l'express de Paris ; et, depuis, pas un moment sans parler ou sans écouter... Qu'il fait bon ainsi !

Le soleil, très haut et très chaud, brillait dans le ciel clair, d'où le vent venait de chasser les derniers nuages ; la mer battait régulièrement les bizarres formes de granit, qui se découpent et se prolongent en chapelets, où viennent briser les lames comme des fusées d'argent.

On n'entendait plus rien que cela, ce chant si familier à Roland : le battement monotone et continu, coupé de ci de là par l'éclat bruyant du froissement de l'eau qui fuse.

...Avait-il dormi, rêvé, perdu tout à fait conscience ?

...Des voix d'enfants, au-dessous de lui, le ramenèrent soudain à la réalité.

Pendant sa longue... abstraction (sommeil ou rêverie ?), une troupe de pêcheurs, les havaneaux sur l'épaule, avait débouché de la pointe opposée et, traversant l'anse, moitié dans l'eau, moitié sur le sable, se dirigeait vers la retraite de Roland.

M'atteindre?... à coup sûr, non !... pensa-t-il. Mais me voir... et enchâssé ainsi comme un saint dans sa niche !!!

D'ailleurs, la troupe de pêcheurs se composait de cinq enfants et de deux femmes... Cinq enfants... deux femmes, dont l'une tout en noir... Ce sont elles !

Roland s'était levé ; aussi agile que grand et vigoureux, sans chercher le secours d'aucun sentier, en quelques sauts, il fut sur la grève.

Dix petites jambes nues barbotaient dans l'écume. Les deux dames (sans se dégager aussi haut, il faut le dire) s'étaient pourtant organisées





de façon à pouvoir suivre leur troupeau et à entrer comme lui sans hésiter dans toutes les crevasses des rochers.

Roland n'avait plus de scrupules à garder pour les quelques froissements qui avaient dû déranger la correction de sa tenue; il releva le bas de son pantalon et, sans plus se soucier du fauve éclatant de ses souliers, se mit bravement à sauter de pierre en pierre. Le passage difficile est franchi. Comme ceux qu'il poursuit, le voilà de nouveau sur le sable fin d'une petite grève. La robe noire est loin en avant; mais l'autre s'est arrêtée. On se retourne :

— Roland !

— Marthe !

Et ils tombent fraternellement dans les bras l'un de l'autre.

— Enfin, on te revoit ! Il y a si longtemps ! Sais-tu que cela me fait tout à fait plaisir ?

— Et à moi donc ! En doutes-tu ? reprit Roland, se servant aussi tout naturellement du pronom de leur enfance, à l'aise du premier coup avec la jeune femme, qui le recevait comme un frère. Comme tu m'as reconnu et sans hésiter... après douze ans !

— J'aurais bien voulu voir qu'il y eût des hésitations. Est-ce à dire que tu en avais, toi ?

— Non, puisque je te suivais. Quoique, pour quelqu'un qu'on a laissé comme une guêpe, comme un fil...

— Allons, ne sois pas méchant si vite. Qu'est-ce que tu trouves à redire ? Je pèse soixante-quinze kilogs au lieu de cinquante-sept. C'est vrai, et je n'ai pas grandi... mais...

— Mais tout ce gentil petit monde est à toi !... Mes compliments !...

— N'est-ce pas ? Ce sont eux qui m'ont fait mettre dans cette jolie tenue. Et pour me présenter à toi après douze ans ! C'est la première impression qui reste : je suis désespérée.

— Moi pas. Tu me plais comme cela. Laisse-moi au moins t'alléger de tes outils.

Et il étendait la main vers les filets ruisselants, comme le panier où s'agitaient de petits crabes.

— Non, non ! Quand tu seras équipé comme moi ; pas autrement.

— S'il ne s'agit que de cela...

En un instant, les souliers fauves, les chaussettes de soie et le veston gris furent sur le sable ; le pantalon retroussé jusqu'aux genoux et la chemise jusqu'aux coudes.

— Donne, maintenant.

Marthe riait tant qu'elle pouvait ; elle le laissait faire.

— Tu vas être souvent des nôtres, je pense ; tu ne viens pas que pour André ?

— Demande-lui ce que je lui ai dit. Figure-toi qu'ils m'ont déjà endormi. Je viens de les lâcher en pleine contemplation du Roi Graalon pour me défiler dans cette niche ; tu vois, là-haut ? Je dormais, quand les voix de tes enfants m'ont entraîné sur votre piste.

— Et où allaient tes compagnons ?

— Me montrer la vue.

— Et c'est toi qui les lâches ! Oh ! si c'est permis ! Et à peine arrivé ! Qu'est-ce qu'ils vont croire ? Tu n'as donc pas changé, grand sauvage ?

Un baiser retentissant interrompit la jeune femme :

— Tant pis pour toi ; il faut que je t'embrasse pour la manière dont tu m'as dit cela. Je me suis cru là-bas, tu te souviens ? à Kerguirec, pendant les vacances.

La page des souvenirs d'enfance était entamée : une mine inépuisable ouverte ; tous deux y puisèrent à l'envi, avec un bonheur sain, une franche satisfaction qui illuminait leurs visages d'une gaieté d'enfant.

Le nom d'Yvonne revenait sans cesse sur leurs lèvres, mêlé à tous les échos de leur passé.

— Ah ça ! où est-elle ? fit tout à coup Roland. Est-ce que je ne vais pas la voir aussi ?

— Elle aura fait le tour et sera rentrée à l'hôtel pour changer les petits ; elle me l'avait promis. Pauvre Yvonne !

— Oui, pauvre fille ! Pressons le pas pour tâcher de la retrouver. Parle-moi d'elle... Et présente-moi toujours tes deux aînés, ces beaux bonshommes qui reviennent là, je suppose.

— Maman ! s'écrièrent les enfants. C'est ma tante qui nous a renvoyés pour te dire que la cloche avait sonné.

— La cloche a sonné !...

Et Marthe regardait ses jambes nues avec terreur.

— La cloche du dîner ? Pas possible ! A quelle heure dînez-vous donc dans ce pays ? Le fait est, ma pauvre Marthe, que pour prêts, nous ne le sommes guère.

— On sonne deux coups.

— On pourrait bien en sonner dix que nous ne le serions pas davantage. Tu aimes à te presser, toi ?

— Pas du tout !

— Bon ! Je compte sur toi, alors ?

— Oh ! maman est toujours en retard.

— Tant mieux ! Allons, les gamins, ramassons tout le bagage et filons vite !

#### IV

Le deuxième coup de cloche était sonné depuis longtemps quand Marthe et Roland arrivèrent à l'hôtel, mais les enfants les y avaient devancés. Yvonne connaissait assez les habitudes de sa sœur pour, sans s'émouvoir de ce retard, avoir déjà installé tout le petit monde avec elle à table.

— On s'habille ici, le soir ? — avait demandé Roland.

— S'habiller ! pour une table de couvent, où deux petites sœurs vous offrent trois plats très



courts, puis la permission d'aller bien vite ensuite faire salon sur la grève jusqu'au coup de neuf heures, couvre-feu général !

Roland fut donc prêt relativement très vite ; il descendit au hasard de l'escalier désert, guidé par le bruit vague des voix et du cliquetis de la salle à manger.

Il aurait voulu Marthe pour l'introduire et entrer avec lui ; un coup d'œil par la porte entr'ouverte l'assura qu'elle n'était pas encore là ; il s'apprêtait à l'attendre, quand André l'aperçut et l'appela.

— Eh bien ! qu'es-tu devenu ? Voilà une manière de se défilier ! Et une exactitude pour arriver dîner ! Allons !... sans rancune ! Je t'ai gardé une place à côté de nous.

Il alla se mettre à la droite de son cousin.

A sa droite, à lui, une jeune femme en noir se leva et lui tendit la main.

— Bonjour, Roland !

— Oh ! Yvonne, pardon ! je n'avais pas vu...

Ils se serrèrent la main et s'assirent. Là, devant tout ce monde, pas d'effusion possible comme tout à l'heure avec Marthe sur la grève. D'ailleurs, auraient-ils osé tous les deux ? L'attitude d'Yvonne n'était plus la même que celle de sa sœur. Cet air grave, recueilli, intimidait Roland ; et puis elle ne lui avait dit ni tu — ni vous, et lui n'osait pas donner l'exemple.

— Ce sont ces grands garçons, commença-t-elle en désignant ses neveux, qui m'ont appris l'arrivée de leur oncle Roland ; nous commençons presque à en désespérer ; moi, du moins, puisque Marthe...

— Oui, j'ai rencontré Marthe, je l'ai devinée avant même de l'avoir vue, et j'ai été si heureux ! Tout de suite, je me suis informé de la robe noire qui fuyait si vite en avant...

La même stratégie de langage impersonnel dura tout le temps du dîner, mais bientôt heureusement facilitée, perdue dans la conversation générale, l'arrivée de Marthe, la gaieté bruyante d'André.

— Viens t'asseoir avec nous, dit celui-ci à Roland, à peine fut-on passé sous les arcades de la terrasse.

— Un instant seulement : je ne veux pas abuser.

— Tu as raison ; tu les gênerais horriblement, fit Marthe avec un sourire plein de malice. Viens plutôt sur la grève avec nous ; c'est idéal à cette heure-ci. N'est-ce pas, Yvonne ?... Tiens ! où a-t-elle disparu ? Coucher les enfants, sans doute.

— Cela dure longtemps, cette opération ?

— Oh ! non, leur Allemande est avec eux. Il n'y a qu'un coup d'œil à donner, et c'est le bonheur de leur tante.

— Attendons-la.

— C'est cela, attendons-la, et mettons-nous deux au lieu d'un à troubler les poétiques rêveries de notre ami André. Ce ne sera pas long, rassurez-vous. D'ailleurs, c'est de votre faute.

Ce ne fut pas long, en effet : Marthe, Yvonne et Roland se trouvèrent bientôt tous trois et tout seuls sur la grève.

Le ciel, quoique sans lune encore, était tout clair d'un fourmillement d'étoiles innombrables. Les rochers, en masses confuses, estompaient leurs formes étranges dans de vagues, vagues grisailles. Le flot venait mourir tout doucement avec un petit froissement d'écume. On avait une sensation de rêve, de choses qui enveloppent et qui captivent.

Yvonne avançait encore ses compagnons sur la grande pointe de rocher.

— Elle va trop loin, fit sa sœur, la mer monte vite ; elle aura de la peine ou, tout au moins, l'ennui de se mouiller les pieds pour revenir. Tu devrais aller la chercher.

Roland se lança à la suite de sa cousine. Comme celle-ci marchait toujours, il appela :

— Yvonne, rev... Il faut revenir : la mer monte.

— Est-ce qu'elle monte encore ? Reg... Avez-vous regardé tous les deux ?

— Et vous, tous les deux, s'écria Marthe, n'avez-vous pas fini ce manège, qui m'a déjà tant amusée pendant tout le temps du dîner ? Qu'est-ce que c'est que toutes ces façons pour vous parler ? Pour quoi ne fais-tu pas comme avec moi, Roland ?

— D'abord, je te ferai remarquer que, pour ma plus grande joie, c'est toi qui as commencé. J'attends qu'Yvonne me donne la permission, sinon l'exemple.

— Prends-la, reprit immédiatement celle-ci, je te la donne de bien bon cœur.

— Merci ! Pour te prouver ma reconnaissance, je vais me plonger dans l'eau et aller te chercher, car, quoique tu en dises, la mer monte si bien que te voilà sur une île.

— C'est vrai ! Je suis désolée de t'obliger ainsi à marcher dans l'eau. Tu devrais me laisser revenir seule ; vois : je puis très bien sauter de pierre en pierre.

Elle commençait, en effet, mais, dans l'obscurité, et dans l'embarras de ses jupes, elle n'en trouva pas moins très bienvenu le solide appui d'un bras vigoureux.

Arrivés sur le dernier bloc, en sûreté alors, tenant à la terre ferme, ils se retournèrent pour juger du chemin parcouru : une série de petites flaques, scintillant des étoiles reflétées, avait remplacé le chapelet de rochers. Quelques têtes plus hautes s'accusaient encore par un léger clapotement d'écume ; puis la surface devint uniforme et tranquille : la mer avait tout recouvert.

Ils regardaient toujours sous le ciel clair et le vent pur...

La jeune femme, entraînée par cette rêverie d'au-delà, qui la prenait si souvent tout entière, avait oublié de retirer son bras de celui de Roland. Et celui-ci ne bougeait pas non plus, enveloppant de son regard sa compagne, dont il se sentait tout ému de deviner les pensées.



Pauvre petite! Un jour, elle est venue là, elle a admiré ces choses qui, elles, n'ont pas changé; et ce bras, qui est sous le mien par hasard, était appuyé sur celui d'un être cher et disparu.

— Yvonne, fit-il très doucement en retirant la petite main et en l'effleurant de ses lèvres, il y a si longtemps que nous ne nous étions vus, et tant de choses se sont passées depuis! Je ne t'ai rien dit, mais, tu sais, je pense bien à toi!

Il s'arrêta, sentant la petite main trembler un peu, et craignant d'avoir été importun, de ne pas savoir faire comprendre simplement ce qu'il voulait dire. Mais il fut rassuré par le regard doux et reconnaissant que lui jeta la jeune femme, au travers d'une larme qui brillait.

Elle était si triste, et elle trouvait si bon de sentir tout à coup, près d'elle, un écho de son enfance, un écho du passé heureux, vibrant à l'unisson du passé douloureux. Elle se tourna tout entière vers Roland, et fixant ses yeux humides sur les grands yeux, si honnêtes et si francs, qui la regardaient jusqu'au fond d'elle-même :

— Tu n'as pas changé, Roland, tu es resté très bon!

— Moi? Oh! par exemple! Tu dois te souvenir que ce n'est jamais l'abus de bienveillance, d'indulgence, de bonté que l'on m'a reproché. Mais je n'ai pas changé, c'est vrai. Après être resté douze ans sans vous voir, je m'aperçois que je n'ai pas cessé de vous aimer de tout mon cœur.

Ils avaient regagné la grève. Marthe, à demi étendue sur le sable fin, chantait; et ils écoutaient sa voix chaude et profonde, si bien en harmonie avec ce grand calme de la mer et du soir.

— Qu'elle chante bien! A-t-elle continué à travailler?

— Oh! avec ses cinq enfants, ce serait trop lui demander. Elle en fait déjà bien assez comme cela!

— Continue, Marthe, je t'en prie, dit Roland, s'asseyant, comme Yvonne, à côté d'elle sur la grève.

— Vous voulez? A votre disposition, mes enfants. Et ce fut un instant exquis.

— Ohé! Ohé! on vous entend, mais on ne vous voit pas, Marthe!... Yvonne!... Roland!

— Encore ce diable d'André! Taisons-nous. Ne bougeons pas.

Des pas et des voix résonnaient au-dessus d'eux sur le talus qui descend des pelouses de l'hôtel à la grève.

— Ils ne peuvent pas nous voir. Ne bougeons pas.

— Mais, s'ils descendent?

— Ils ne peuvent pas là: c'est à pic. Ils sont obligés de faire le tour. Nous aurons le temps d'aviser.

— Nous étions si bien!

— Ohé! Ohé!... Où peuvent-ils être? Je ne les entends plus.

— Chante tout doucement, Marthe, *diminuendo*, pour donner le change, comme si nous nous éloignons.

— Tu as raison: ils vont nous croire loin, loin...

Et elle se mit à fredonner d'une voix à peine distincte, presque perdue dans le brisement des lames.

— C'est bien vous qui chantez là-bas?... Ils doivent être installés dans quelque trou de rocher... Faisons le tour.

Le trio, étendu, commençait à se sentir gagné par le plus contagieux des fous-rires.

— Tais-toi, Marthe, fit Roland, tu vas nous faire prendre. Les voilà qui tournent; attention!

La lueur rouge du cigare d'André trahissait, en effet, toutes les allées et venues de sa bande, qu'on découvrait maintenant à l'autre bout de la levée, prête à descendre le sentier de la plage.

— Voilà le moment, dit Roland, escaladons!

— Tu n'y penses pas: à pic!

— Laissez-vous faire.

Grâce à lui, cela marcha tout seul: quand les chercheurs de pistes passèrent au-dessous d'eux, tous trois, couchés à plat-ventre dans l'herbe, avalaient leurs mouchoirs pour étouffer le rire qui les secouait à qui mieux mieux.

Les vacances du Morbihan revivaient: c'étaient trois enfants.

Une cloche résonna tout à coup.

— Il faut rentrer, dit Yvonne, qui, la première, avait repris son sérieux.

— Rentrer! On se couche à cette heure-ci?

— N'est-ce pas? Qu'est-ce que tu en dis? Obliger à s'enfermer au plus joli moment!

— Et les autres qui cherchent toujours!

— Rentrons avant eux, qui nous croient si loin. Ce sera très drôle.

— Ou ne rentrons pas du tout! Révoltons-nous. Nous passerons par les fenêtres.

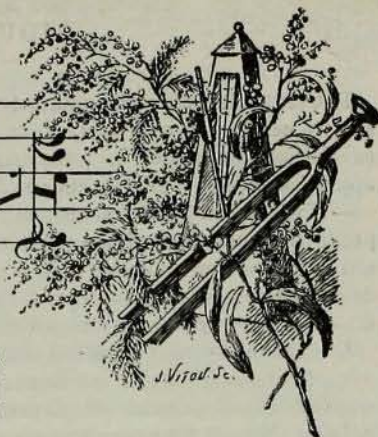
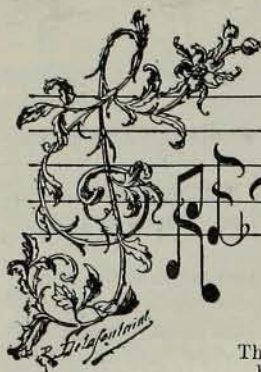
— Dans un couvent! Car c'est un couvent! Dépêchons-nous, au contraire. Yvonne et moi voulons passer à la chapelle, et elle va être fermée.

Quand ils eurent complété leur farce par un profond étonnement devant le récit d'André, et qu'ils se séparèrent dans le long corridor, devant les portes des enfants, que Roland avait été admis à contempler, il leur semblait à tous les trois ne s'être jamais quittés.

JEAN MARIE.

(La suite au prochain numéro.)





Théâtres lyriques : Opéra : *Frédégonde*, drame historique, de Er. Guiraud et Camille Saint-Saëns. — Opéra-Comique : *La Jacquerie*, opéra historique de E. Lalo et Art. Coquard. — Matinée.



MONSIEUR Louis Gallet, qui avait écrit le livret de *Frédégonde* pour le regretté Guiraud, connaissait trop les tendances, la nature et les aptitudes de l'auteur de *Piccolino*, pour ne pas atténuer les barbares et dramatiques épisodes de l'épopée mérovingienne qui avait séduit son ami. Il savait que son talent était fait de délicatesse et de grâce. Aussi, laissant dans le demi-jour la vérité historique qui nous montre l'atroce férocité, le dévergondage des mœurs austrasiennes et neustriennes, M. L. Gallet, d'accord avec son musicien, mit en lumière l'aventure romanesque dont Brunehilde (Brunehaut), et Mérowig, fils du roi Hilpérik (Chilpéric), sont les héros.

Pour des raisons d'ordre secondaire, la *Brunehilde*, de Guiraud, a été donnée à l'Opéra sous le titre de *Frédégonde*.

La reine d'Austrasie vient de remporter une victoire sur Hilpérick, roi de Neustrie et mari de sa sœur Galeswinthe, assassinée comme Sighebert, dont Brunehilde est la triste veuve, par les sbires de Frédéric. La jeune reine sent sa couronne bien chancelante tant qu'elle ne les aura pas vengés, en faisant mourir à son tour Hilpérik et l'impure Frédéric, qui, tous deux, sont assiégés dans Tournai. Mais la trompe gauloise sonne l'alarme; Sigoald, qui devait arrêter Hilpérik et Frédéric, a trahi. Les troupes neustriennes ont forcé les remparts de Lutèce, le peuple fuit, les seigneurs, Goths et Gallo-Romains, se rangent autour de Brunehilde pour la défendre, quand la foule se précipite dans ce beau palais des Thermes où elle vient d'entrer triomphante, maîtresse de la Gaule et de Paris. Hilpérik, vainqueur à son tour, apparaît, suivi de l'infâme Frédéric, et dicte son arrêt. Brunehilde conservera son titre de reine et ira vivre dans un cloître à Rouen. Mérowig est chargé de la conduire et surveiller. Charmé par sa beauté et touché par son infortune, le fils de Hilpérik s'est épris de sa prisonnière, lui en fait l'aveu; ils

échangent de tendres serments et s'enfuient vers Rouen. Mérowig obtient du saint évêque de cette ville la consécration de son mariage avec Brunehilde. Il s'est mis à la tête des leudes austrasiens, et a marché contre son père. Mais le parti de Brunehilde a été battu, et les deux jeunes époux se sont réfugiés dans l'asile inviolable de Saint-Martin. C'est là que tous les personnages se retrouvent au cinquième acte. On aperçoit dans le décor la limite de l'enceinte privilégiée à laquelle l'église de Saint-Martin conférait son droit d'asile.

Hilpérik est arrivé avec Frédéric et une suite de nobles neustriens, soi-disant pour se réconcilier avec son fils, mais en réalité pour l'attirer par de perfides promesses hors de la limite sacrée, et le faire ensuite prisonnier. Malgré les supplications de Brunehilde, Mérowig se fie à la parole paternelle et franchit l'enceinte. Il ne tarde pas à comprendre qu'il est lâchement trompé, et se frappe de son arme aux pieds du roi. Frédéric triomphe : ses fils régneront !

Il y a des ensembles et des chœurs superbes dans ces cinq actes, mais il est difficile de signaler ce que naguère on appelait des *morceaux*. Les belles pages y sont nombreuses, pourtant.

Au premier acte, le prélude symphonique qui sert d'introduction au chœur d'ouverture est de M. Saint-Saëns : c'est le plus grand éloge qu'on en puisse faire. Le joli madrigal du poète Fortunatus est élégamment tourné, et la scène suivante renferme de très intéressants détails d'orchestre. Un quatuor bien mouvementé, ainsi que le chœur qui le termine, amènent le finale, qui est bref, mais d'une facture énergique et colorée.

Le deuxième acte est entièrement rempli par un duo d'amour entre Mérowig et Brunehilde, dans lequel il faut retenir de charmants fragments de tendresse : c'est une belle inspiration.

Les scènes capitales du troisième acte, ce sont le ravissant ballet écrit par M. Saint-Saëns, où il a prodigué sa science instrumentale, unie au charme d'une infinité de surprises et de détails exquis, puis la sonnerie des cloches sur le chant du *Pange Lingua*, tandis que l'évêque bénit les mariés, et



auxquels se mêlent les voix du chœur. Toute cette scène, qui est encore de M. Saint-Saëns, est d'une imposante grandeur.

Les deux derniers actes sont totalement de la plume de l'auteur d'*Henri VIII*. Le quatrième est presque tout occupé par une scène d'amour, dialogue entre Hilpèrik et Frédégonde, d'une magnifique expression.

Au cinquième, il faut signaler le dramatique trio entre Brunehilde, Mérowig et Fortunatus, puis un ensemble final de brillante allure, dont l'ampleur magistrale produit un saisissant effet.

Il convient de féliciter hautement M. C. Saint-Saëns, qui s'est montré aussi grand cœur que grand musicien, à propos de cette partition laissée inachevée par son ami, Ernest Guiraud.

Dans cette tâche de dévouement, quelle admirable abnégation, quel sacrifice de soi-même il a fallu à l'auteur de *Samson et Dalila* pour s'effacer, au point de mettre une unité si remarquable dans l'œuvre de l'ami. Afin de couronner sa belle action, le charmant maître s'est entendu avec le librettiste, M. Gallet, pour abandonner la plus forte part de ses droits d'auteur et en constituer une petite fortune à la fillette de M. Guiraud, restée sans ressources. N'avions-nous pas raison de dire que M. C. Saint-Saëns est non seulement un grand maître, mais aussi un noble cœur ?

Les artistes, électrisés par la pensée de cette fidèle et généreuse sollicitude, se sont tous fait admirer : M<sup>me</sup> Héglon, magnifique en Frédégonde ; M<sup>lle</sup> Lafargue, qui remplaçait au pied levé M<sup>lle</sup> Bréval, indisposée, a vaillamment supporté le poids du rôle de Brunehilde. MM. Alvarez et Renaud sont superbes dans ceux de Mérowig et Hilpèrik. MM. Fournets et Vaguet ont de même été chaudement applaudis.

L'orchestre, conduit par M. Taffanel, ne laisse jamais rien à désirer, et les décors sont splendides. On n'a pas marchandé le succès aux chœurs et aux artistes de la danse.

M. Carvalho, en montant *La Jacquerie*, a bien mérité de l'art, des artistes et du public. Depuis cette première à sensation, nos lectrices en ont entendu répéter le grand succès. Si elles veulent bien retourner à notre chronique de juin 1895, elles y verront notre appréciation sincère sur les auteurs de cet ouvrage : M. Ed. Blanc et M<sup>me</sup> Simone Arnaud, comme sur la musique du célèbre auteur du *Roi d'Ys*, Lalo, et du distingué compositeur, M. A. Coquard, qui a pris une si grande part au triomphe de *La Jacquerie*, en écrivant de main de maître les trois derniers actes de cette partition.

La guerre des Jacques contre la féodalité nous montre d'abord Jacques Bonhomme et son ami Robert, que les conjurés nomment leur chef. Celui-ci raconte à Jeanne, sa mère, qu'il aime en secret une jeune fille qui l'a secouru un jour de lutte, sur le seuil d'un couvent où il était tombé blessé. Mais son père est le comte de Sainte-Croix, ennemi des

révoltés : il n'y a pas d'union à espérer. Les Jacques pillent le palais du comte ; Robert reconnaît celle qu'il aime et la protège. Accusé de trahison par ses amis, il court embrasser sa mère, qui veille sur Blanche, qu'il considère comme sa fiancée devant Dieu. Mais il est bientôt rejoint par ses camarades. Le jeune chef est injurié, menacé et poignardé par les Jacques, qui lui reprochent sa lâcheté et sa trahison. En face de la mort, Blanche et Robert chantent l'amour qui les unit : ils se reverront dans le ciel. Protégée par Jeanne, la triste fiancée ira cacher sa douleur dans un cloître.

On voit combien de situations palpitantes et dramatiques ce livret offrait aux compositeurs. Le maître Lalo avait montré dans le premier acte les qualités géniales déjà affirmées par lui. Dans les trois derniers, M. A. Coquard, tout en restant lui-même, s'est habilement rapproché de la technique de son grand collaborateur disparu. *La Jacquerie* est un beau succès et une œuvre maîtresse. Les chœurs sont pleins d'énergie et de couleur : tel celui qui sert d'ouverture. L'arrivée de Robert, son récit à sa mère, l'air de Blanche, tout cela est d'un puissant et d'un fort. Mais le deuxième acte tout entier ne l'est pas moins : le prélude, les scènes du serment, l'*adagio* de Jeanne, quels effets d'irrésistible émotion !

La belle page instrumentale qui prélude au troisième acte est ravissante, et la scène entre Blanche et son père, des plus touchantes.

Le beau chant d'amour du quatrième acte est une délicieuse page d'orchestre. Citons encore le récit de Jeanne, son duo avec Blanche, le doux *andante*, après les sonorités effrayantes de l'orchestre, et enfin la phrase suprême de Robert expirant : *Vous m'aimez !*

Ce n'est pas seulement par sa voix, du plus beau timbre, que M<sup>lle</sup> Delna dessine ses rôles. Elle possède d'instinct le génie de la scène et crée des types merveilleux de vérité et d'expression. Son succès est immense dans le rôle de Jeanne. MM. Bouvet et Jérôme, M<sup>lle</sup> Kerlord, MM. Belhomme, Devriès et Dufour ont été très remarquables, malgré le redoutable voisinage de M<sup>lle</sup> Delna. L'orchestre et les chœurs ne méritent que des éloges.

A l'une des matinées d'élèves données récemment par M<sup>me</sup> H. Marchand, nous avons eu le rare plaisir d'entendre une de ces voix merveilleuses d'étendue, de sonorité et d'expression dont les théâtres eux-mêmes ne sont pas prodigues. Nous avons nommé M<sup>me</sup> Crabos, dont le beau soprano au timbre d'or s'est fait murmure, pour rendre extatiquement *La Vierge à la crèche*, autant que divinement : *Musette*, de M. A. Périllon. Nous dirons le mois prochain le succès de l'éminente cantatrice, qui doit faire entendre ces pages charmantes, incessamment, dans les salons de l'Institut Rady, ainsi que plusieurs autres.

MARIE LASSAVEUR.



# CAUSERIE



Le mois de février est le plus beau mois de l'année, parce que c'est celui qui renferme le plus d'espérances. Il vous dit : « Demain ce sera le printemps et son souffle attiédi » ; il vous annonce le soleil et la lumière pour de longs mois ; il nous montre les bourgeons roux déjà gonflés de sève ; il gagne une heure sur la nuit. Aux petites mondaines qui aiment bien s'amuser, il se présente avec ses patins et ses grelots ; aux grandes dévotes, il annonce les plaisirs recueillis de la chaire ; à toutes, il demande la charité pour les pauvres qui ont froid et faim, d'autant plus froid et d'autant plus faim que l'hiver a épuisé la mai-

gre avance des pauvres ménages et un peu lassé la main sans cesse ouverte des riches.

— La charité, c'est méritoire, me répond, en faisant la moue, une jeune rebelle dont je tais le nom, « mais ce n'est pas amusant ». O blasphème ! Pas amusant de donner ; pas amusant de voir rire des yeux d'enfants qui pleuraient, et se remplir de larmes attendries des yeux de mères brûlés par le travail et l'angoisse ! De s'ingénier à trouver quelque chose là où il n'y a rien. Pas amusant, le travail hâtif sous la lampe qui éclaire les jeunes fronts courbés, tandis que la conversation rivalise de vitesse avec l'aiguille. Pas amusant, Jules qui vous passe les ciseaux, en vous demandant le prochain quadrille, et Adrien qui coud un cordon en poussant son aiguille avec un sou et trouve moyen de se piquer quand même !

Vous ne savez rien faire, mes enfants, si vous ne trouvez pas moyen de rendre vos petites réunions profitables et agréables. D'abord, il faut conquérir le droit de se réunir : un peu de diplomatie avec papa et maman. Puis l'organisation bien entendue de sa soirée ; puis, la mise en scène : ici, une table ronde ou ovale, facile à aborder et à abandonner, pour permettre la circulation des travailleuses et les groupements sympathiques. Là, au contraire,

dans ce coin retiré, bien chaud, un peu obscur, la table carrée des joueurs, — les parents, — quelques bons fauteuils pour aider à la somnolence de l'oncle Casimir et de la Grand'mère de Lucie, qui sont féroces, quand ils ont sommeil. Le piano en biais, pour tenir moins de place, avec quelques valse égarées par hasard au milieu des sonates et des romances ; on ne sait pas ce qui peut arriver, surtout si Jehanne amène son frère et Laurence ses trois cousins. S'ils viennent, tout ira bien ; et je crois qu'ils viendront, parce qu'ils sont sur leur bouche et que votre brioche est légère comme un souffle et votre chocolat moelleux à plaisir ; et puis, dans cette jolie aiguière, il y a du punch brûlant un peu fort. Certainement, ils viendront.

« Oh ! les hommes, quels êtres prosaïques, matériels, méprisables, haïssables ; ils viennent à la maison, parce que l'on y mange et l'on y boit de bonnes choses ! Je pensais, naïve, que c'était surtout pour nous voir, causer avec nous, nous rendre ces petits services aimables que nous aimons tant réclamer de leur galanterie. »

— Bon, mignonne, voilà que vous exagérez tout. Ai-je dit que notre société leur était déplaisante ? Non, j'ai seulement indiqué que, pour donner à votre réunion toute sa valeur, il fallait soigner les parents dormeurs et les danseurs gourmands ; mais vous avez raison, d'ailleurs, les messieurs sont haïssables et je vous engage à les exclure, s'il est prouvé, par un vote secret, que la majorité des jeunes filles est de votre avis...

Mais vous ne m'écoutez plus ; le facteur a passé, le concierge est monté et votre femme de chambre vient de vous remettre une enveloppe blanche un peu grande, un peu carrée, dont la suscription vous fait battre le cœur : *Monsieur, Madame et Mademoiselle*. Oh ! ce *mademoiselle* ! est-il délicieux, enivrant. Qui ne s'en souvient, de cette première invitation de bal ? Comme les doigts tremblent en déchirant ladite enveloppe, car votre mère vous laisse ce plaisir délicat. Si c'était un billet de naissance ou une réunion des Dames de la Miséricorde... Oh ! vite, regardez. — Non, c'est bien un bal : *M. et M<sup>me</sup> Choufleur* resteront chez eux, etc. Que Dieu les bénisse, ces bons Choufleur, dont les blasés se moquent depuis un quart de siècle, et à qui je trouve tant d'esprit de ne pas sortir, pour que je puisse mettre une robe rose décolletée et mes gants blancs à vingt boutons.

Le premier bal, quelle affaire ; on en perd le sommeil, l'appétit, on évalue toutes ses chances de succès ; puis, quand on est sûre du triomphe, voilà que le doute vous envahit brusquement et, d'un



coup de son aile de chauve-souris, balaie toutes ces joies, toutes ces espérances : « J'aurai l'air stupide; je ne saurai pas entrer, je marcherai comme une cane. — Et si je ne danse pas... Encore deux jours... Je vais essayer ma robe et mes souliers. Tout va bien, courage, — on m'a déjà retenu deux danses, et je pense que mon cotillon est assuré, — mais je ne dis pas avec qui j'espère, non, je crois le danser. »

« Il y aura beaucoup de cavalerie. — C'est donc un carrousel, votre bal? — Non, mais la cavalerie danse à ravir; et puis... non, c'est encore une chose que je ne puis pas dire. »

« Pourvu que le coiffeur ne me transforme pas en caniche : des ondulations très plates, tout en rond, des festons bien mous et, au milieu, comme une anse, le petit chignon. — Made-moiselle, comptez sur moi; je suis élève de X. et mon art n'a pas de secrets pour moi. — Allons, tant mieux, le 8<sup>e</sup> chasseurs, non, le 6<sup>e</sup> hussards, n'aura rien à critiquer, etc., etc., etc... »

Mais que nous voici loin de notre réunion de charité, grâce à cette perfide enveloppe.

Nous étions en train d'organiser les tables, je crois; il s'agit maintenant de disposer gentiment l'ouvrage sur le guéridon où se grouperont les ouvrières de bonne volonté : du tricot pour celles qui l'aiment, car il paraît qu'il y a des âmes douces et simples qui aiment le tricot; des brassières coupées et prêtes à coudre, des mouchoirs à ourler, car il en faut, pour les pauvres et pour les riches, de ces petits carrés de toile qu'une jeune amie à moi déclarait inutiles. Il s'agissait d'établir son trousseau, et la lingère lui soumettait des échantillons de batiste à cet usage. Charlotte repoussa d'un grand geste dédaigneux la carte des linons : « — Made-moiselle, dit-elle, ne me faites pas de mouchoirs; je ne me mouche jamais. » Vous devinez si on s'amusa de cette profession de foi.

Avec l'ouvrage des bobines, des dés, des aiguilles, beaucoup d'aiguilles, car on en perd énormément dans ces sortes d'ateliers; et puis des gravures, des albums de photographies pour retenir ceux qui ne travaillent pas. « Mais ils auront déjà à manger », me répond avec aigreur la lectrice, froissée de ce que j'ai dit de la brioche et du punch. Je continue, sans relever le propos désobligeant.

Demain, quand nos invités auront laissé le salon dans ce joli désordre qui suit une réunion intime, vous recueillerez les ouvrages et vous ne serez pas au bout de votre rôle, car il faudra achever ce qui ne sera pas fini. Les mouchoirs seront ourlés, je pense, mais les chemises, les bonnets, les brassières auront certainement besoin d'être revus, et je vous avertis de quelques surprises désagréables, l'une aura par mégarde cousu en maints endroits une *coulisse* qui refusera de glisser, comme de juste; l'autre a posé ses manches la couture sur l'épaule, ce qui donne à sa petite camisole un air d'écrevisse marchant, ses pinces en l'air; une

troisième n'arrête pas. Enfin, veillez à ce que les gens du métier appellent la *finition*. Et, en passant, un petit conseil : vous qui cousez en bavardant, veillez sur l'exécution de votre travail. Que de fois j'ai entendu les maîtresses de maison, le lendemain, surtout celles qui ont des filles à élever ou des garçons à marier : « — C'est incroyable, combien les jeunes filles d'aujourd'hui cousent mal! J'en ai pour huit jours à refaire le travail d'hier au soir. » Et plus bas, en confidence ! « — Si je vous disais que M<sup>lle</sup> \*\*\* ne sait pas faire un ourlet droit et que Sophie X. coud de la main gauche! Ça fera des maîtresses de maison entendues, et je suis curieuse de voir leurs layettes, quand elles auront des enfants. » Et alors, traitreusement, la dame nous montre un ourlet qui affecte des ondulations de montagnes russes, avec des points gigantesques lancés dans tous les sens, et une couture commencée que personne ne peut finir parce qu'elle va de gauche à droite. — Quand vous sabbrez quelque besogne, mes enfants, pensez toujours au lendemain.

Encore le facteur ! Encore une enveloppe carrée ! Encore une invitation de bal ! Trêve de morale, occupons-nous de ce qui est sérieux, je veux dire de votre première entrée dans le monde; je parle pour celles que les leçons de danse, les matinées, les bals blancs n'ont pas initiées peu à peu aux usages mondains. A celles-ci, rien à apprendre; elles savent tout; mais les pauvrettes qui débute vraiment ont besoin d'aide.

D'abord, surtout, *ne vous faites pas une tête*, ce qui veut dire : n' imaginez pas un type quelconque et réaliste, soyez vous-mêmes et oubliez-vous le plus possible, c'est ma théorie en tout, vous le savez, et, dans la circonstance, elle vous tirera d'embarras; puis tenez-vous d'abord sur la réserve, afin d'observer ce qui se fait; au bout d'une heure, vous connaîtrez votre terrain et vous serez *comme tout le monde*, ce qui est le mieux, car, en voulant sortir de l'ornière, dame, il y en a beaucoup qui versent. Et puis, si vous êtes un peu gauches, si vos yeux naïfs disent votre ignorance et votre ravissement, laissez-les dire; ce langage-là a son charme quand il est parlé par une physionomie de dix-huit ans. Je vous réponds que telle jeune blasée qui se campe là-bas sous ce lustre, le poing sur la hanche, le nez au vent, et discute avec son danseur (3<sup>e</sup> dragons) de la performance de *Jupiter*; (journaliste), du talent de Réjane; (magistrat) des probabilités de condamnation d'un vaurien de haute volée quelconque; ladite jeune fille, que rien ne déconcerte, donnerait peut-être gros pour rougir comme vous, parce qu'on vient de vous dire que vous êtes charmante.

Voilà un mot qui finit bien, et je m'en tiens là.

G. DE LAMIRAUDIE.



## DEVINETTES

## Mots en éventail

*Autour de l'éventail* : Célèbre historien.

*Lettre commune à tous les mots et les finissant* : X.

*De droite à gauche* : Végétal. — Un poisson. — Insecte. — Métal. — Plus petit que du gravier. — Notre mère. — Sans foi. — Dans une coquille. — Ville d'Asie. — Pour fendre le bois. — Prénom féminin. — Semblable. — Pour faire des raies. — Moquerie. — Espèce de chêne.

(Fidèle amie.)

X

## Anagramme

Je suis déesse;  
Retournez-moi :  
Je suis hideuse.

(X. Y. Z.)

## Mots en lampe

*Verticalement* : Une jolie fleur.

*Horizontalement* : Dans le pied. — Aux yeux. — Sommet. — Lourde voiture. — Avenue de Paris. — Alpha. — Entourée d'eau. — Tout rond. — Un chemin. — Signe de deuil. — Grande chaussure. — Un berger. — Au milieu du visage.

(X. Y. Z.)

## Mots en E

*Verticalement* : Héroïne de Perrault. — Synonyme de témérité.

*Horizontalement* : Boisson normande. — Prénom masculin. — Chemin. — Mont d'Asie. — Immensité. — Dieu marin.

(V. Vannotti.)

## Mots en carré syllabique

D'Espagne, mon premier est un port, une ville  
Célèbre par ses vins, ses fruits, son sol fertile.  
Mon deuxième encourut la haine de Junon,  
Dans Délos mit au jour Diane et Apollon.  
Mon dernier vous rappelle un traître et la vallée  
Qui vit d'un paladin la mort prématurée.

(Amie inconnue.)

## Mots en losange syllabique

Dans camélia. — Réunion de. — Quand le cœur est agité, il ..... — Philosophe grec. — Un ragoût. — Un antédiluvien. — Mal terrible. — Notre maître. — Préposition.

(M<sup>me</sup> E. V., à Saint-Mihiel.)

## EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE JANVIER

PAROLES CÉLÈBRES : Léonidas à Xercès.

MOTS EN ÉCHELLE :

F	E
R	I
O	N
N	O
T	I
I	D
S	E
P	R
I	A
C	I
E	R
	O
	N
	T

CHARADE : Courage.

MOTS EN CARRÉ :

C	A	N	O	T
A	R	A	B	E
N	A	V	E	T
O	B	E	S	E
T	E	T	E	R

MOTS EN LOSANGE :

		P		
	P	A	R	
P	A	C	H	A
P	A	G	T	O
R	H	O	N	E
	A	L	E	
		E		

ACROSTICHE SIMPLE : Lettre à trouver : E (Lamar-tine).

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.